von Priklonski aufgezeichneten Variante der Sage vorhanden, nur wird hier der Schaum einem weißen Rebhun angeglichen. Die Episoden des *Altan Tobči* und der jakutischen Sage gleichen sich nicht nur in dem, daß der Schaum für ein weißes und fruchtbares Tierchen — Hase oder Rebhuhn — gehalten wird, sondern, daß man daraus auf viele Nachkommen folgert. Im Volksglauben kommt es auch anderswo vor, daß man aus dem Maße oder dem Funktionieren der urogenitalen Organe auf die Qualität und Quantität der Nachkommen schließt. Nach diesem Glauben muß also das kräftige Urinieren bei einer Ahnfrau sehr wünschenswert sein, was das Vorhandensein dieses Motivs in den Herkunftsagen erklärt.

Die angeführten Parallelen und deren ethnographische Auslegung bezeugen, daß sich in die *GGM*, und auch die ihr verwandten Chroniken, Elemente einwoben, welche die Sitten und Bräuche eines vorhergehenden Stadiums, dessen der Sippengemeinschaft, spiegeln. L. Ligeti hat auf die naiven epischen Elemente der *GGM* (die von den späteren Chronisten aus dynastischen Interessen oft verändert, verstümmelt, oder gar ausgelassen wurden) schon hingedeutet.[25] Man kann es annehmen, daß schon zu Lebzeiten Činggis-qans die Sänger seiner, und der nahverwandten Sippen, später auch die Hofsänger und Spielmänner, die Taten des ruhmreichen Herrschers besangen, und so sich allmählich eine Epopöe zusammentat. Zu dieser wurde wahrscheinlich nicht nur die Ursprungssage der Borǰigin-Sippe, die sich schon seit Generationen in vollständiger Form tradierte (vgl. oben S. 254 und Vasilevič, *Ursprung der Gesänge bei den Ewenki*, S. 155), verwertet, sondern auch beliebte Motive, Episoden, Klisches aus anderen bekannten Heldenerzählungen.

Wie wir es schon vorangehend erwähnten, lebte ein Teil der Mongolen zu den Zeiten Činggis-qans noch unter denselben Umständen wie die südsibirischen Türkstämme und die südlichen Ewenki, darum konnte die epische Tradition letzterer, der *GGM* ähnliche Motive bewahren. Das eingehende Studium der Folklore südsibirischer Völker kann uns daher auch zum besseren Kenntnis der ursprünglichen Epik der Mongolen verhelfen, und manche, dem heutigen Forscher bisher unverständliche Motive und Vorgänge in der *GGM* und den ihr verwandten Chroniken aufhellen. Auf diesem vielversprechenden Weg bedeutet dieser Aufsatz nur den ersten vagen Schritt.

[25] Universitätsvorträge, ferner Beitrag zum Vortrag von G. Tolnai, *A realizmus kérdései és a régi magyar irodalom* [= *Die Fragen des Realismus und die alte ungarische Literatur*]: *A realizmus kérdései a magyar irodalomban* [= *Die Fragen des Realismus in der ungarischen Literatur*], Budapest 1956, S. 85—89.

LE TABGHATCH, UN DIALECTE DE LA LANGUE SIEN-PI

PAR

LOUIS LIGETI (Budapest)

D'après la tradition historique les 鮮卑 *Sien-pei* ou *Sien-pi* font leur apparition vers le III[e] siècle avant notre ère. C'est à cette époque que *Mao-touen*, le *chan-yu* des *Hiong-nou* infligea une défaite catastrophique aux Tong-hou, ses voisins orientaux. A la suite de la dispersion de cette confédération tribale nomade apparurent les Sien-pi, concurremment avec les *Wou-houan* (*Wou-wan*).

Les Wou-houan, fidèles à la tradition des Tong-hou ne cessèrent d'inquiéter, par leurs razzias, les Hiong-nou, mais sous les *San-kouo*, ils finirent, par disparaître sous les coups de Ts'ao Ts'ao.

Les Sien-pi éclipsés par les Wou-houan pendant plus de trois siècles, commencent à faire parler d'eux vers le milieu du II[e] siècle de notre ère, époque à laquelle *T'an-che-houai*, leur chef réussit à refaire l'empire nomade d'autrefois.[1] Cependant, l'empire sien-pi s'avéra éphémère et les tribus sien-pi se retirèrent au foyer ancestral, dans le Leao-tong, au nord de la Corée.

Les tribus sien-pi campées à la frontière du monde chinois réclamaient un rôle de plus en plus important dans l'histoire de la Chine. En effet, certains de leurs clans se taillèrent un royaume dans le Nord de la Chine dont les chefs gouvernaient en souverains chinois. Parmi les plus importants on peut rappeler les clans 慕容 *Mou-jong*, 于文 *Yu-wen*, 乞伏 *K'i-fou*, 吐谷渾 *T'ou-yu-houen*, ainsi que les peuples 拓跋 *T'o-pa*, 契丹 *K'i-tan* et 宝韋 *Che-wei*.

Les *Mou-jong* donnèrent à la Chine les dynasties *Yen*: les Yen antérieurs (*Ts'ien Yen*, 349—370), ensuite les Yen postérieurs (*Heou Yen*, 384—407);

[1] *San-kouo tche* XXX, 5*a*—9*b* (dans le commentaire du texte consacré aux Sien-pi on lit un passage considérable tiré du *Wei-chou* perdu, dû à *Wang Tch'en*; cf. O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* III [Berlin—Leipzig 1937], p. 137); *Heou Han-chou* XC, 8*a*—20*a*. N. Ja. Bičurin (Jakinf), *Sobranie svedenij o narodach obitavšich v Srednej Azii v drevnie vremena* I (Moskva—Leningrad 1950), pp. 149—159 (traductions des textes sur les Sien-pi d'après le *Heou Han-chou* et le *T'ong-kien kang-mou*). G. Schreiber, *Das Volk der Hsien-pi zur Han Zeit* dans *Monumenta Serica* XII, 1947, pp. 145—203 (traductions des textes sur les *Sien-pi* d'après le *Wei-chou* et le *Heou Han-chou*). Cf. René Grousset, *L'empire des steppes*[2] (Paris 1948), pp. 95—103.

la capitale de ces derniers était d'abord au Hopei actuel, puis au Honan. Des Yen postérieurs se séparèrent les Yen occidentaux (*Si Yen*, 384—396), leur capitale se trouvait au Chansi. Les Yen du Sud (*Nan Yen*, 389—410), établis au Chantong, furent anéantis par les Song. Enfin les Yen du Nord (*Pei Yen*, 409—436), renversés par les Wei, étaient d'origine chinoise.[2]

Le clan *Yu-wen* créa, après la chute des Wei, la dynastie des Tcheou du Nord (capitale à Tch'ang-ngan).[3]

Les *K'i-fou* fondèrent la dynastie des *Ts'in* occidentaux (385—400, 409—431); ils avaient leur capitale à Lan-tcheou, au Kansou.[4]

Les *T'ou-yu-houen* ou 退渾 *T'ouei-houen*, arrivés au début du IV^e^ siècle du Leao-tong, s'établirent entre *Ho-tcheou* et le *Ts'ing-hai*. Leur royaume fut florissant du milieu du VI^e^ siècle jusqu'à la fin du VII^e^ siècle (541—700). En lutte perpétuelle avec les Tibétains et les tribus voisines, ils finirent par avoir le dessous; leur puissance locale fut anéantie vers 700. Néanmoins, les T'ou-yu-houen ne cessèrent de mener une existence sans importance politique au moins jusqu'au X^e^ siècle.[5] Ils étaient appelés *'A-ža* par les Tibétains.[6]

[2] G. Schreiber, *The History of the Former Yen Dynasty* (285—370), dans *Monumenta Serica* XIV (1949—1955), pp. 374—480; XV (1956), pp. 1—141, avec 2 cartes géographiques. Sur les sources de l'histoire des Yen, voir G. Schreiber, *op. cit.*, pp. 380—387. N. Ja. Bičurin, *Sobranie svedenij* I, pp. 159—167 (d'après le *T'ong-kien kang-mou*). Cf. encore, H. Cordier, *Histoire générale de la Chine* I (Paris 1920), pp. 317—323; R. Grousset, *L'empire des steppes*[2], pp. 102—103.

[3] *Tcheou-chou*; *Pei-che* IX—X. H. Cordier, *Histoire générale de la Chine* I, pp. 376—382. O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* II, pp. 179—180.

[4] *Pei-che* XCIII. O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* II, 111—112.

[5] *Tsin-chou* XCVII, 4*a*—7*b*; *Song-chou* XCVI, 1*a*—7*a*; *Nan Ts'i-chou* LIX, 4*a*—6*a* (*Ho-nan*); *Leang-chou* LIV, 37*b*—39*a*; *Wei-chou* CI, 9*a*—20*b*, *Tcheou-chou* L, 8*a*—10*b*; *Souei-chou* LXXXIII, 1*b*—5*a*; *Nan-che* LXXIX, 9*a*—10*a* (*Ho-nan wang*); *Pei-che* XCVI, 8*b*—20*a*; *K'ieou T'ang-chou* CXCVIII, 5*b*—8*b*; *Sin T'ang-chou* CCXXI A 5*b*—8*a*: *Wou-tai che-ki* LXXIV, 2*a*—3*b* (*T'ou-houei*). T. D. Carroll, *Account of the T'ù-yù hún in the History of the Chìn Dynasty: Chinese Dynastic Histories Translations* (Berkeley and Los Angeles 1953), No 4. H. Cordier, *Histoire générale de la Chine* I, pp. 331—333, 385—386, 397—398, 415—417, 434—435. O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* III, p. 250 et suiv. Dans les textes chinois consacrés aux Tibétains, les *T'ou-yu-houen* apparaissent dès 634; Paul Pelliot, *Histoire ancienne du Tibet* (Paris 1961), p. 164. Outre les textes chinois, les documents tibétains préclassiques nous offrent bon nombre de renseignements, sous le nom *'A-ža*, sur les *T'ou-yu-houen*. Dans les *Annales* de Touen-houang, ils sont mentionnés sous les années 659, 660, 661, 663, 664, 665, 666, 669, 684, 689, 693, 695, 696, 714, 727, 735, 742; J. Bacot—F. W. Thomas—Ch. Toussaint, *Documents de Touen-houang relatifs à l'histoire du Tibet* (Paris 1940—1946), pp. 31—38, 44, 47, 48, 50, 51. Dans le fragment de Londres des

Le clan *T'o-pa* fonda d'abord la dynastie *Wei* ou *Yuan Wei* qui dura de 386 à 538; leur capitale était d'abord *P'ing-tch'ang*, ensuite *Lo-yang*. Les Yuan Wei furent remplacés par les Wei occidentaux (*Si Wei*, 538—556,

Annales, les *'A-ža* sont encore mentionnés sous l'année 759 (*op. cit.*, p. 64). La *Chronique royale* les fait figurer au temps du roi *Sroṅ-brcan sgam-po* (629—649); Bacot—Thomas—Toussaint, *Documents*, p. 147. Par ailleurs, parmi les textes tibétains préclassiques de Londres consacrés aux *'A-ža* il se trouve un fragment particulièrement intéressant. Il comprend des portions assez importantes d'une rédaction des *Annales royales* (d'inspiration féminine?) où il est question entre autres de la reine *Khri-bańs* et de son fils *Ma-ga Tho-gon Kha-gan* des *'A-ža*. Le document énumère les événements des années allant de 634 à 642. Cf. F. W. Thomas. *Tibetan Literary Texts and Documents Concerning Chinese Turkestan* II (London 1951), pp. 8—16; III (London 1955), pp. 1—2. Par un curieux hasard, F. W. Thomas, dont les dates tibétaines sont en général correctes, ici, partant d'un faux point d'appui chronologique, établit à tort la date du document entre 635 et 643. (La date de 648, p. 12, est une simple faute d'impression pour 643 qui répond évidemment à 642 de notre ère.)

[6] *T'ou-yu-houen* était à l'origine le nom du frère aîné de *Mou-jong Wei* (on Houei), qui, par suite de dissentiments avec son frère cadet, amena son peuple vers le sud-ouest, aux environs de Ts'ing-hai (Koukou-nor). En tant que nom de peuple il alterne, dans les textes chinois, avec *T'ou-houen*, *T'ouei-houen* et *T'ou-houei*. Sa vraie forme reste toujours problématique. On a cherché à la retrouver dans le titre de *Tho-gon kha-gan* (F. W. Thomas, *Nam. An Ancient Language of the Sino-Tibetan Borderland*, London 1948. Publications of the Philological Society XIV, p. 45); cette identification paraît probable, pour bien des raisons. Fait curieux, les anciens documents turcs sont muets au sujet des T'ou-yu-houen, tout au moins, leur nom n'y a pas été retrouvé jusqu'à ce jour. Son interprétation par le prétendu nom de charge *tuiyun* (K. A. Wittfogel—Fêng Chia-shêng, *History of Chinese Society*, p. 105), attesté deux fois dans l'inscription de Kül tägin (T. Tekin, *A Grammar of Orkhon Turkic*, p. 386) reste problématique. Ne faut-il pas voir là le nom même des *T'ou-yu-houen*, *T'ouei-houen*? Jadis on a songé à rapprocher le chin. *T'ou-yu-houen* du tib. *Drugu*, *Drug-gu* (khotanais *ttrṛūkī*, *ttūrkī*; *JRAS* 1939, 86) cf. L. Ligeti, *A propos du «Rapport sur les rois demeurant dans le Nord»* (sous presse). Ce rapprochement indéfendable a été renouvelé par Thomas D. Caroll, *Account of the T'ù-yù-hún in the History of the Chìn Dynasty*, pp. 17—18. Le nom *'A-ža* des Tibétains revient dans les textes chinois sous les formes 阿柴 *A-tch'ai*, ach. *·a-ḍẓᵉai* (*Tsin-chou* XCVII, 5*a* 2; *Song-chou* XCVI, 1*a* 1) et 阿豺 *A-tch'ai*, ach. *·a-ḍẓᶜai* (*Leang-chou* LIV, 3861—2; *Nan-che* LXXXIX, 9*b*—12-); cf. P. Pelliot, *Notes sur les T'ou-yu-houen et les Sou-pi*: *T'oung Pao* XX, 1921, pp. 324—325; O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* III, p. 251; Th. D. Carroll, *op. cit.*, pp. 23—24. Dans le court lexique sino-tibétain provenant de Touen-houang, le tib. *'A-ža* est rendu par le chin. *T'ouei-houen*; P. Pelliot, *Histoire ancienne du Tibet*, p. 143. D'après les textes chinois invoqués plus haut, les *T'ou-yu-houen* ont été appelés *A-tch'ai* (donc *'A-ža*), par leurs voisins tibétains et par les tribus d'affinité tibétaine du nord-ouest. Pelliot: *T'oung Pao* XX, 324—325, a proposé de voir dans le nom *A-tch'ai* la même dénomination que dans celle des barbares 訾 *Tseu*, anciens eslaves des Hiong-nou établis, au III^e^ siècle, au nord du Kansou. Le nom *Tseu*, ach. *tsiᵩ*,

avec leur cour à *Tch'ang-ngan*), considérés comme leurs successeurs légitimes en face des Wei orientaux (*Tong Wei*, 529—549) usurpateurs. Quoiqu'il en soit, les Wei orientaux furent à leur tour dépossédés par les Ts'i du Nord (*Pei Ts'i*, 550—577) d'origine chinoise; les Wei occidentaux furent renversés par les Tcheou du Nord (*Pei Tcheou*, 556—581), de souche sien-pi.[7]

Les *K'i-tan*, avec les 庫莫奚 *K'ou-mo Hi* (ces derniers seraient issus des *Yu-wen*) plus tard nommés simplement *Hi*, apparaissent, dans les textes chinois, au IV^e^ siècle. A cette époque ils vivaient aux alentours du cours supérieur du fleuve Leao. Ils donnèrent à la Chine la dynastie *Leao* (907—1125).[8]

Les *Che-wei*, entrés en scène dès le VI^e^ siècle, vivaient au Nord-Ouest de la Mandchourie. Plus tard certaines de leurs tribus purent être localisées avec plus de précision: elles vivaient sur les bords du lac *Külün*, et près des

arch. **tsi̯ə̆r* désignant, en hiong-nou, «esclave», peut être rattaché non seulement graphiquement, mais encore phonétiquement à 柴 *tch'ai*, ach. *ʈ͡ʂ'ai*, arch. **dz'ə̆r*. La présence (ou l'absence) de l'initiale *a*, préfixe sino-tibétain ne fait pas de difficulté; cf. B. Laufer, *The Prefix a- in the Indo-Chinese Languages*: *JRAS* 1915, pp. 757—780; H. Maspero, *Sur quelques textes anciens de chinois parlé*: *BEFEO* XIV, No. 4, p. 34.

[7] *Song-chou* XCIV, 1*a*—51*a*; *Nan Ts'i-chou* LVII, 1*a*—24*a*; *Wei-chou* par Wei Cheou; *Pei-che* I—V, etc. N. Ja. Bičurin, *Sobranie svedenij* I, pp. 167—178 (d'après le *T'ong-kien kang-mou*). Cf. encore H. Cordier, *Histoire générale de la Chine* I, pp. 344—375; O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* II, pp. 182—250; III, 548; R. Grousset, *L'empire des steppes*[2], pp. 103—109; W. Eberhard, *Das Toba-Reich Nordchinas*, Leiden 1949. L. I. Dumen, *K istorii gosudarstv Toba Vêj i Ljao i ich svjazej c Kitaem*: *Učenye Zapiski Instituta Vostokovedenija*, tom XI, 1955, pp. 3—36. Sur les détails de l'histoire des T'o-pa Wei, on peut se renseigner par une riche bibliographie contenant des travaux de valeur inégale.

[8] Sur l'histoire des *K'i-tan*, les textes les plus importants (dans les 24 histoires officielles) sont les suivants: *Wei-chou* C, 15*a*—16*a*; *Souei-chou* LXXXIV, 19*a*—20*b*; *Pei-che* XVIV, 19*a*—20*b*; *K'ieou T'ang-chou* CXCIC, 5*a*—8*a*; *Sin T'ang-chou* CCXIX, 1*a*—4*b*; *K'ieou Wou-tai che* CXXXVII, 1*a*—12*b*; *Wou-tai che-ki* LXXII, 1*a*- et suiv. Sur les *Hi*: *Wei-chou* C, 14*a*—15*a* (*K'ou-mo Hi*); *Tcheou-chou* XLIX, 21*a*—21*b* (*K'ou-mo Hi*); *Souei-chou* LXXXIV, 19*a*—19*b*; *Pei-che* XCIV, 19*a*—19*a*; *K'i ou T'ang-chou* CXCIC, 8*a*—9*b*; *Sin T'ang-chou* CCXIX, 4*b*—6*b*; *Wou-tai che-ki* LXXXIV, 1*a*—2*a*. N. Ja. Bičurin, *Sobranie svedenij* I, pp. 362—369 (d'après le *K'ieou T'ang chou*), pp. 369—374 (d'après le *Sin T'ang-chou*); II, pp. 74—76 (d'apès le *Pei-che*); sur les *Hi*, II, pp. 72—74 (d'après le *Pei-che*). Rolf Stein, *Leao-tche*: *T'oung Pao* XXXV, 1939, pp. 1154. H. Cordier, *Histoire générale de la Chine* II, p. 7 et suiv.; R. Grousset, *L'empire des steppes*,[2] pp. 180—188. Reste toujours remarquable la monographie de Karl A. Wittfogel—Fêng Chia-shêng, *History of Chinese Society, Liao (907—1125)*, Philadelphia 1949; Transactions of the American Philosophical Society, New Series, Volume 36. Avec une très bonne bibliographie.

fleuves *Čor*, *Šilka* (*Šilkin*) et *Nonni*. Une de leurs tribus, sous les T'ang, portait le nom de *Mong-wou* ou *Mongyol*.[9]

L'appartenance ethnique de ces peuples a été discutée depuis plus d'un siècle sans toutefois aboutir à une solution satisfaisante. La question a été amorcée sous ses aspects les plus variés: comment peut-on classer tel ou tel peuple au point de vue anthropologique, ethnographique, politique voire même linguistique. Le malheur c'est que les divers points de vue ont été le plus souvent confondus alors qu'il est évident que les catégories anthropologiques, linguistiques, etc. ne correpondent presque jamais. Une tribu anthropologiquement mongole pouvait parler une langue tout autre que mongole, autrement dit, race mongole et langue mongole ne sont points des termes interchangeables. Et quant aux confédérations tribales, toute une série de faits portent témoignage de ce qu'elles étaient constituées de tribus de races et de langues entièrement différentes les unes des autres.

Le danger de la confusion ne peut être éliminé même en se limitant à une seule catégorie d'informations. Il est notoire que les textes chinois en

[9] *Wei-chou* C, 12*b*—13*a*; *Souei-chou* LXXXIV, 21*a*—21*b*; *Pei-che* XCIV, 21*a*—22*b*; *K'ieou T'ang-chou* CXCIC, 9*b*—10*b*; *Sin Tang-chou* CCXIX, 6*b*—7*b*. Cf. N. Ja. Bičurin, *Sobranie svedenij* II, pp. 76—78 (traduction du chapitre sur les *Che-wei*, d'après le *Pei-che*). Voir encore Paul Ratchnevsky, *Les Che-wei étaient-ils des Mongols?*, dans *Mélanges de Sinologie offerts à Monsieur Paul Demiéville* I (Bibliothèque des Hautes Etudes Chinoises, vol. XX, Paris 1966), pp. 225—251. Le *K'ieou T'ang-chou* porte le nom d'un fleuve sous la forme de 望建 *Wang-kien* dont M. Ratchnevsky, *op. cit.*, p. 237, note 2, n'a su que faire. Le car. *wang* est altéré, sa forme correcte 室 *che* a été maintenue par le *Sin T'ang-chou*; *Che-kien*, ach. *śi̯ĕt-ki̯ɐn* représente la forme *Šilkin*, nom indigène du fleuve *Šilka* conservé jusqu'à nos jours. G. Pajor, un de mes anciens élèves qui, en 1952, avait pour travail de diplôme à préparer la traduction et le commentaire des textes chinois sur l'ancienne histoire des *Che-wei*, a identifié *Che-kien* avec *Šilkin* ou *Šilka* et a trouvé un passage intéressant dans un récit de voyage datant de la première moitié du XVIII^e^ siècle, à propos de ce nom. Voici son texte: «Die am Schilka und in dortiger Nachbarschaft wohnhaften Tungusen machen zwischen diesem und dem Amurflusse im Namen keinen Unterschied. Sie nennen beide Schilkin, welche Bennennung auch diejenigen Tungusen des Jakutzkischen Gebietes gebrauchen, die in denen oberen Gegenden der Flüsse Aldan und Oleima wohnen, und zuweilen der Jagd wegen, die in den Amur fallenden Flüsse zu besuchen pflegen.»; Anton Friedrich Buesching, *Nachrichten von dem Amur-Flusse, aufgesetzt in Anfang des* 1741*-sten Jahres*: *Magazin für die neue Historie und Geographie*, Hamburg 1769, Zweiter Teil, VII., p. 485. Evidemment, il s'agit du cours supérieur du fleuve Amour, connu plutôt sous le nom d'Argoun, ainsi qu'il figure dans *The Mandchuria Year Book* 1932—33 (Tokyo 1932), p. 28; par ailleurs c'est ce que M. Ratchnevsky a admis à son tour. Le nom du fleuve 嗹 *Tcho* (Ratchnevsky, *op. cit.*, p. 236, note 1), ach. *t'i̯wät*, donc *Čor* (ou *Čol*) s'est également maintenu jusqu'à nos jours.

parlant de l'origine des peuples étrangers entendent toujours l'origine ethnique, ou si l'on veut anthropologique. Or il appert que ces informations anthropologiques concernant un seul et même peuple barbare sont souvent contradictoires dans les textes chinois différents.

Pour choisir un exemple qui nous regarde ici de plus près, voici ce que nous affirment les textes chinois à propos de l'origine des *T'o-pa Wei*. D'après le *Nan Ts'i-chou* (LVII, 1*a*) ils forment une branche des *Hiong-nou*, en revanche, le *Wei-chou* (préface, 1*a*), ainsi que le *Pei-che* (I, 1*a*) les considèrent comme les descendants des *Sien-pi*.[10]

Comment expliquer cette divergence d'informations? Faut-il en conclure, avec une censure outrée, que les informations de cet ordre fournies par les auteurs chinois sont sans valeur et qu'elles ne méritent pas d'être retenues? Je ne le crois nullement. Ou bien, pour sauver le crédit de l'information du *Nan Ts'i-chou* qui est en contradiction déchirante avec tout ce qu'on sait sur les *T'o-pa*, faut-il admettre, avec O. Franke, que les T'o-pa Wei, avant de monter sur le trône du Fils du Ciel, avaient des contacts solides avec les Hiong-nou? C'est possible. Mais il me semble qu'il y a là encore une circonstance à laquelle on n'a pas encore accordé l'attention qu'elle mérite.

En lisant aujourd'hui le texte du *Nan Ts'i-chou* on est enclin à penser aux *Hiong-nou* de Mao-touen (qui régna de 209 à 179 avant notre ère) et conformément à l'hypothèse la plus répandue, d'associer ce peuple aux Huns, de «race mongole», parlant une langue turque. Il n'est rien moins que certain que les auteurs de l'information du *Nan Ts'i-chou* avaient sous les yeux cette époque lointaine. Pour se faire une idée des Hiong-nou, ils ne devaient pas remonter à ce temps légendaire, les descendants des Hiong-nou d'autrefois vivaient encore à leur époque, dans le Nord de la Chine.

A ce propos nous nous contenterons de rappeler la dernière dynastie «hunnique», les Tchao postérieurs (*Heou Tchao*; 319—352). Leurs rapports avec les T'o-pa Wei et avec les *Mou-jong*, maîtres de Yen ne sont que trop connus. Mais voici un épisode important de leur histoire nous fournissant un renseignement fort intéressant sur l'appartenance anthropologique des Hiong-nou de cette époque. *Che Min*, alias *Che Jan*, Chinois d'origine, fils adoptif de *Che Hou*, empereur des Tchao postérieurs, après avoir massacré son père adoptif et cumulé d'autres méfaits monta sur le trône des Tchao et,

[10] K. Shiratori, *The Queue among the Peoples of North Asia*: *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko* 1929, No 4, 13. O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* III, p. 171: «Vermutlich werden sich die Sien-pi bei ihrem Vordringen nach Westen mit den Hiung-nu vielfach verschmolzen haben».

en 350 de notre ère, donna l'ordre d'exterminer tous les Huns du pays. A la suite de cet ordre monstrueux 200 000 personnes furent massacrées. Puisque déjà à cette époque les Hiong-nou des Tchao postérieurs s'habillaient à la chinoise et parlaient impeccablement le chinois, furent tués tous ceux qui avaient l'extérieur hiong-nou: un nez aquilin et une forte barbe (高鼻多鬚).[11]

Décidément ce ne sont pas les traits caractéristiques de ce qu'on appelle la race mongole. Si aujourd'hui il est difficile de dire comment se rapportait, au point de vue anthropologique, la population hunnique des Tchao Postérieurs aux Sien-pi en général et aux T'o-pa en particulier, on peut affirmer d'ores et déjà que l'élément hiong-nou ici considéré était amplement représenté dans l'empire des T'o-pa Wei.

En tout état de cause il ne reste pas moins certain que les T'o-pa sont inséparables des Sien-pi. Pour être plus précis, les T'o-pa ne sont qu'un des clans, le clan régnant d'une confédération tribale des Sien-pi. Leur état ethnique véritable se manifeste avec une netteté remarquable aux moments critiques de leur histoire.

Lorsque, vers la fin du V^e^ siècle, la cour t'o-pa sinisée décida d'accélérer la sinisation de son propre peuple, le peuple nomade sien-pi, devant le danger de devoir renoncer à sa langue maternelle et à ses anciennes coutumes, opposa une résistance obstinée. La résistance aboutit à une révolte où un million de Sien-pi entrèrent en lice pour sauver leur ancienne existence

[11] *Tsin-chou* CVII, 8*a*6. Cf. P. Léon Wieger, *Textes historiques*[2] II (Hien-hien1923), p. 970; W. M. McGovern, *The Early Empires of Central Asia* (A Study of the Scythians and the Huns and the part they played in world history, with special references to the Chinese sources, Chapel Hill 1939), pp. 350. 448; O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* II, pp. 74—75, III, pp. 248—249. Lieou Yao, lui-même de souche hiong-nou, seigneur de la dynastie hunnique des Ts'ien Tchao (il régna de 318 à 329) est caractérisé comme une personne d'une force extraordinaire qui avait les sourcils blancs, des yeux rouges et une barbe touffue; cf. *Ts'in-chou* CIII, 1*a* (biographie de *Lieou Yao*); W. M. McGovern, *The Early Empires of Central Asia*, p. 320. Anthropologiquement, les Sien-pi ne devaient pas être très différents des Hiong-nou des deux dynasties Tchao. G. Schreiber, *Monumenta Serica* XIV, p. 389, note 32, se réfère à un passage intéressant du *Che-chouo sin-yu* où il est raconté que l'empereur *Ming-ti* des Tsin, dont la mère était une femme sien-pi provenant du royaume *Yen*, fut pris pour un Sien-pi par les rebelles, quand il était en plein galop, car comme les Sien-pi, il avait les cheveux blonds et portait une belle barbe. Les textes sur l'apparence extérieure des Hiong-nou, réunis par Wang Kouo-wei attendent toujours leur traducteur et commentateur; d'après ces textes, les Hiong-nou avaient les yeux enfoncés et la barbe abondante. Cf. P. Pelliot, *L'édition collective des oeuvres de Wang Kouowei*: *T'oung Pao* XXVI, 1929, p. 123.

nationale. Dans ces événements *Kao Houan,* de son nom sien-pi *Ho-lieou-houen,* futur dictateur des Wei Orientaux joua un rôle important. Mais il est non moins intéressant de voir que pendant les luttes intestines précédant l'anarchie sanglante de la fin des Wei, les choses, entre Chinois et Sien-pi, s'envenimaient de jour en jour. D'après le témoignage des textes chinois, entre l'écrasante majorité de la population constituée de Chinois, et de Sien-pi se développa peu à peu une franche hostilité qui aboutit à une véritable haine raciale.[12]

L'identification linguistique de tous ces peuples pose des problèmes non moins épineux. Les textes chinois offrent (entre autres) des renseignements sur les langues des «barbares du Nord» depuis plus de deux mille ans. Ce sont, en règle générale, des noms de personne, noms géographiques, noms de charge, noms de produits, parfois de simples noms communs, rarement des expressions toutes faites. Autant d'informations qui ne concernent que le lexique des dites langues. Mais le lexique constitue la partie la moins stable de chaque langue, il est sujet à de rapides changements, il adopte les éléments étrangers des autres langues: chaque lexique comprend donc, outre le fond ancestral, bon nombre d'éléments étrangers, des emprunts, des mots voyageurs, etc.

Il est évident que pour identifier une langue inconnue avec certitude il faut disposer d'un texte cohérent suffisamment long pour préciser les lignes essentielles de sa structure grammaticale. Est-ce dire qu'il soit inutile de perdre son temps en interprétant les gloses chinoises des termes étrangers? C'est en effet une manière de voir commode qui a, en même temps, l'avantage de faire montre de son esprit critique délicat. Cependant, il me semble qu'un altaïste ne peut se permettre de s'associer à cette manière de voir. Pour lui, il n'est pas indifférent de savoir quels sont les vestiges les plus anciens du turc, quelle est l'époque la plus ancienne à laquelle la langue mongole est attestée, quelles langues parlaient les nomades cavaliers avant l'époque t'ou-kiue, enfin comment on peut découvrir, identifier les langues parlées par les Jouan-jouan, les Hiong-nou, etc.?[13]

[12] Étienne Balazs, *Le traité économique du «Souei-chou»* (Études sur la société et l'économie de la Chine médiévale, Leiden 1953; tirage à part du *T'oung Pao*, vol. XLII, livr. 3—4), p. 241 et suiv.; voir surtout le chapitre intitulé *L'antagonisme sien-pi — chinois*, pp. 255—262 [143—150].

[13] Parfois d'éminents sinologues, peu versés dans les problèmes linguistiques des «peuples barbares», même s'ils sont de la taille d'un Otto Franke, ont l'oreille dure quand il s'agit de l'identification linguistique d'un peuple nomade. Lorsque ce maître des études sino-altaïques qu'était Paul Pelliot croyait pouvoir rattacher quelques

Ce sont des questions auxquelles aujourd'hui il est extrêmement difficile de répondre, surtout si l'on tient compte de ce que la carte linguistique de la Haute Asie du premier millénaire de notre ère n'était pas identique à la carte actuelle. Ainsi que je l'ai montré récemment, les langues paléo-asiatiques y ont joué un rôle considérable.[14] L'étude de ces langues (sans pouvoir faire état, hélas, de leurs idiomes apparentés, disparus depuis) et l'histoire des dialectes septentrionaux du coréen peuvent nous apporter encore une aide fort appréciable.

gloses *t'ou-yu-houen* à la langue mongole, O. Franke (*op. cit.* III, p. 250) le critiqua indigné: «...ist...nicht zu erkennen, was mit der Einführung des Begriffs «mongolisch» hier gewonnen werden soll»; cf. encore O. Franke, *op. cit.* III, p. 171. En critiquant Barthold (*op. cit.* III, p. 170) il s'exprime ainsi: «Nichts deutet sonst darauf hin, dass die Sien-pi Türken waren, vielmehr werden sie und die Wu-huan bei den Chinesen immer als Tung Hu und Feinde der Türken geschildert». Peu importe, pour le moment, si les Sien-pi étaient Turcs (à la rigueur, s'il parlaient une langue turque) ou non, mais il est difficile de comprendre la sévérité de Franke envers la théorie qui veut voir un peuple turcophone dans les Sien-pi, alors qu'il est d'une indulgence inattendue vis-à-vis de la thèse qui considère les Hiong-nou comme des Turcs. En outre, on ne se sent pas nécessairement convaincu devant son argument insolite selon lequel deux peuples ennemis ne peuvent pas appartenir à la même race et ne peuvent pas parler la même langue.

[14] Louis Ligeti, *Mots de civilisation de Haute Asie en transcription chinoise*: *AOH* I, 1950, pp. 141—188, surtout pp. 141—149. J'y ai montré que le nom hiong-nou pour désigner la botte, chaussure spéciale des cavaliers nomades peut être retrouvé dans la langue des Ket ou Ostiak de l'Iénissei. M. Pulleyblank est allé encore plus loin dans ce sens; E. G. Pulleyblank, *The Consonantal System of Old Chinese*: *Asia Major* IX, 1963, pp. 206—265; Appendix: *The Hsiung-nou Language*, pp. 239—65. Après l'examen des gloses hiong-nou offertes par les sources chinoises il a constaté que les initiales *l* et *r*, ainsi que les doubles consonnes en position initiale ne permettent guère de supposer que les Hiong-nou parlaient une langue altaïque. En revanche, toute une série de noms communs dont le sens est suffisamment attesté peuvent être retrouvés dans les langues paléo-asiatiques de l'Iénisséi («fils», «lait», «pierre», etc.; «ciel», «koumisse», noms de produits laitiers, etc.). M. Pullyblank en a conclu que les Hiong-nou parlaient une langue appartenant à la famille des langues iénisséiennes dont plusieurs éléments lexicaux ont été empruntés plus tard par les Turcs et les Mongols, leurs successeurs. Il est intéressant de faire remarquer que le mot «pierre» n'est autre chose que le nom de clan des Tchao Postérieurs, 石 *Che* «pierre» en chinois (nous l'avons vu plus haut dans les noms de *Che Hou* et de *Che Min*) et 羯 *Kie*, ach. *kiɨt* (< **kāt*) en hiong-nou, répondant au *khes*, *kit* «pierre» en ket. Par ailleurs, c'est dans la langue des Hiong-nou *Kie* que *Fo-t'ou-teng* avait rédigé son fameux oracle pour *Che Lo*. On sait que ce «distique» hiong-nou a été l'objet de déchiffrements successifs par Abel-Rémusat, Vasilev, Aristov, Shiratori, Munkácsi, Ramstedt, Bazin et Gabain, sans en trouver l'interprétation définitive. Cf. *Tsin-chou* XCV,13*a*1—2 (biographie de *Fo-t'ou-teng*).

J'estime que la tâche de faire avancer nos connaissances dans ce domaine mérite tous nos efforts, même au risque d'aboutir à des conclusions qui ne seraient que provisoires.

Le nom *Sien-pi* qui désignait primitivement un peuple, veut dire, pour nous, en même temps la langue parlée par ce peuple. Leurs clans transmigrés vers l'Ouest (*T'o-pa, T'ou-yu-houen,* etc.) et vers le Nord (*Che-wei*) véhiculaient évidemment leur langue dans le nouveau foyer conquis. Après une histoire mouvementée, constituée de luttes perpétuelles avec des étrangers, la plupart des peuples et des langues sien-pi exposés sans cesse à l'influence, de ces étrangers finirent par sombrer dans l'océan du monde chinois (et tibétain). Néanmoins on peut signaler un développement exceptionnel sur deux points du vaste pays sien-pi. Une assez grande partie des clans sien-pi échappa du danger commun en s'alliant aux *K'i-tan,* autre branche de la même famille ethnique et linguistique. Dans le Nord, *les Che-wei,* loin de l'influence funeste d'un grand peuple civilisé, menaient, aux confins de la forêt et de la steppe, leur vie de nomades d'autrefois.

La forme originale du nom même est inconnue, 鮮卑 *sien-pi,* ach. *siän-pjię* suggère toutefois **serbi* dont une variante dialectale doit être représentée par 室韋 *che-wei,* ach. *śię̆t-jwęi,* donc **šerbi,* **širvi*.[15] L'ethnique **Serbi*

[15] Le nom *Sien-pi* n'a pas d'étymologie satisfaisante. D'après une tradition conservée par les sources chinoises, le nom du peuple vient du nom de la montagne *Sien-pi chan*; à ce propos vorir, K. Shiratori, dans *Shigaku zasshi* XXI, 4; Fang Tchouang-yo, dans *Yenching Journal of Chinese Studies,* 1930, n° 8, pp. 1434—1436; Jos. Mullie, dans *T'oung Pao* XXX, pp. 186—187; G. Schreiber, dans *Monumenta Serica* XII, p. 162, note 44. La légende qui veut rattacher le nom du peuple *Sien-pi* à une montagne du même nom se retrouve déjà dans le *Wei-chou* de Wang Tch'en, mais elle n'en est pas moins d'origine savante, donc sans autorité. L'auteur chinois n'a fait sans doute que répéter une autre légende d'après laquelle les *Wou-houan* (*Wou-wan*) eux aussi habitaient près d'une montagne; Shiratori, *Shigaku zasshi* XXI, 9; Mullie: *T'oung Pao* III, 184—188; Schreiber: *Monumenta Serica* XII, p. 148, note 5. Les prétendues variantes du nom Sien-pi posent des problèmes non moins délicats. Les transcriptions 鮮卑 *sien-pi,* ach. *siän-pjię,* 師比 *che-pi,* ach. *si-pji* (*b'ji*), 胥紕 *siu-pi,* ach. *sįwo-b'ji,* 犀毗 *si-pi,* ach. *siei-b'ji,* 犀比 *si-pi,* ach. *siei-pji* (*b'ji*), 私鈚 *sseu-p'i,* ach. *si-b'ji* et 西卑 *si-pi,* ach. *siei-b'ji* sont souvent considérées comme les transcriptions du nom du peuple *sien-pi.* Fang Tchouang-yao, *op. cit.,* p. 1433; O. Franke, *op. cit.* III, p. 177. En réalité ces transcriptions chinoises visent le nom indigène, probablement hiong-nou pour désigner la boucle de ceinture en métal connu dès la fin des Tcheou. Très probablement il faut admettre avec Pelliot, *T'oung Pao* XXVI, p. 142, note 6, que c'est le nom de la boucle qui a «fait adopter la transcription Sien-pi comme nom de la tribu». Le rapprochement des ethniques *Sien-pi* et *Che-wei* a été mis en avant par Pelliot, dans *T'oung Pao* XXVI, p. 142, note 6 et *Journ. As.* 1934 I, p. 35, note 3.

(**Širbi*) offre une analogie qui n'est guère un pur hasard, avec *Tatabï* ou *Tatbï,* nom des *Hi* dans les inscriptions turques de l'Orkhon.[16]

Les débats sur l'appartenance de la langue des Sien-pi ont un long passé. Il y a quelque cent cinquante ans que Deguignes a identifié les Tong-hou avec les Tongous et entre autres, les *Che-wei,* peuple tong-hou de jadis étaient à ses yeux, eux aussi, des Tongous.[17] La prétendue identité Tong-hou: Tongous qui par la suite a été reprise par Abel-Rémusat et par d'autres[18] a fait fortune. *Tong-hou,* à la rigueur *Tong Hou,* ainsi qu'estimait aussi O. Franke, est en effet une dénomination chinoise signifiant «Hou Orientaux» et n'a rien à voir avec le nom Tongous appliqué aux Tongous au XVII[e] siècle par les Russes dans des conditions qui ne sont pas suffisamment éclaircies.[19] C'est contre cette identification qu'avait lutté Pelliot en écartant l'hypothèse qui voulait rattacher la langue parlée par les Sien-pi, les T'o-pa

[16] V. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon* (*MSFOu* V), p. 141, note 8; Hüseyin Namık Orkun, *Eski türk yazıtları* IV, p. 67; Talat Tekin, *A Grammar of Orkhon Turkic,* p. 377; *Drevnetjurkskij slovarj,* p. 541. Le nom est orthographié *ttby,* la leçon $t^at^abï$ ne s'impose pas. Dans un document tibétain datant du IX[e] siècle ce nom figure sous la forme de *dad-pyi* qui suggère *tatbï*; cf. Jacques Bacot, *Reconnaissance en Haute Asie septentrionale par cinq envoyés ouigours au VIII[e] siècle,* dans *Journ. As.* CCXLIV, 1956, p. 153 (lignes 13, 14, 21, 30 du ms.)

[17] M. Deguignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux,* Tome premier, seconde partie (Paris 1756), p. 5. (Table des sommaires: *Pays des Che-goei ou Tongouses*).

[18] Abel-Rémusat, *Recherches sur les langues tartares ou Mémoires sur différens points de la grammaire et de la littérature des Mandchous, des Mongols, des Ouigours et des Tibétains* I (Paris 1820), p. 147: «Or ces derniers [les *Khi-tan*], ainsi que les *So-tcou,* les *Thou-kou-hoen* et les *Jouan-jouan,* étoient les descendans des *Sien-pi* et des *Ou-houan,* deux branches de la grande famille des *Toung-hou,* qui furent repoussées vers l'orient par les Turks *Hioung-nou,* vers le second siècle avant notre ère et confinées dans le Liao-toung et le pays qui est actuellement celui des Mandchous. Voilà le noeud qui lie ces *Toung-hou* de l'antiquité avec les modernes Tongous.» J. Klaproth, *Tableau historique de l'Asie* (Paris 1826), p. 85, s'est exprimé bien plus raisonnablement: «Les anciens Chinois appelaient par le nom collectif de *Toung hou,* ou *barbares orientaux,* toutes les peuplades qui habitaient au nord-est de leur empire; ils confondaient sous cette dénomination des nations d'origine différente, en l'appliquant tant aux *Toungouses* qu' aux *Sian-pi.* Il paraît donc peu vraisemblable que le nom de *Toungous* soit dérivé du chinois *Toung hou.*» Cf. encore Julius Klaproth, *Asia polyglotta* (Paris 1831), p. 289. La théorie tongouse a été défendue jadis par E. H. Parker, *A Thousand Years of the Tartars* (London 1859), p. 117; elle a été renouvellée par S. M. Shirokogoroff, *Social Organisation of Northern Tungus* (Shanghai 1933), pp. 50—51.

[19] J. Klaproth, *Asia polyglotta,* p. 289; G. Schreiber: *Monumenta Serica* XII, p. 148, note 2. Ni l'étymologie par le turc *tongouz* «porc», ni celle par le ket *tonga* «trois» ni

ou les T'ou-yu-houen au tongous. Il n'en reste pas moins vrai que cette identification primitive, non historique, appuyée seulement par une coincidence phonétique approximative des deux noms mis en cause tient solidement jusqu'à nos jours, tout au moins aspire au rang d'une opinion qui, quoique hypothétique, a le plus de chance d'être la vraie.

Le premier ouvrage où l'on a cherché à s'orienter sur l'appartenance de la langue sien-pi à partir des matériaux linguistiques est dû à Shiratori Kurakichi. Son travail a été repris, ses matériaux regroupés par Fang Tchouang-yao qui n'a d'ailleurs ni développé ni modifié les thèses de son prédecesseur.[20]

kse «clan» ne valent pas la peine d'être retenues. Cf. O. Franke, *op. cit.* III, pp. 168—169; Max Vasmer, *Russisches Etymologisches Wörterbuch* III (Heidelberg 1958), p. 152.

[20] Dr. K. Shiratori, *Über die Sprache des Hiung-nu-Stammes und der Tung-hu-Stämme* (Tokyo 1900), pp. 14 et suiv. Le même travail est édité, avec l'omission des copieuses citations chinoises, sous le titre: *Sinologische Beiträge zur Geschichte der Türk-Völker: Über die Sprache der Hiungnu und der Tunghu-Stämme,* dans *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg,* Sér. 5, XVII, 1902, pp. 01—033. Fang Chuang-yao, *The Hsien Pei Language,* dans *Yenching Journal of Chinese Studies* 1930, No. 8. December, pp. 1429—1468 (en chinois). Voici les étymologies sien-pi de Fang Tchouang-yao: 1. *sien-pi* «bonheur, heureux augure» (sens hypothétique), tong. *sabi* [= ma. *sabi* «présage»]; 2. *mou-jong* «bonheur» (sens hypothétique), tong. *bayan*, mong. *bayan*, turc *bayan* [tong. = ma. *bayan* et turc *bayan*; (en turc on a en réalité *bai*) sont des emprunts au mong. *bayan* «riche»]; 3. *t'ou-yu-houen* «poussière, terre» [sens hypothétique], mong. *toghosun*; 4. *ki-fou* «fils, garçon» [sens hypothétique], mong. *köbön* [forme dialectale bouriate]; 5. *T'an-che-houai* «extraordinaire [sens hypothétique], mong. *tangsuk*, turc *tansug*; 6. *t'o-to* «adroit, intelligent» [interprétation libre; ach. *t'âk-d'àk*], mong. *žik-tai* [sic; cf. mong. *jigtei* «bizarre, étrange, singulier, extraordinaire; un original, monstre»]; 7. *k'o-han* «empereur», tong, *kia*, *kan*, mong. *khagan*, turc *khagan*; 8. *k'o-souen* «reine», mong. *khatun*; turc *katin*; 9. *mo-ho* «père, grand-père», tong. *amha* [ma. *amya* «père de la femme»], mong. *abaga*; 10. *mo-touen* «mère, maman»; tong. *mama* [ma. *mama* «grand'mère»]; 11. *a-kan* «frère aîné» [terme t'ou-yu-houen], tong. *aga*, mong. *aka*, turc *aga*; 12. *tseu*[*-lou*] «esclave», tong. *že*, mong. *jarycha*; 13. *tch'ou* «oui, parfaitement», ma. *dje*, mong. *dje*; 14. *k'i-lien* «ciel» [terme hiong-nou et sien-pi], tong. *kulum* [sic, mot prétendu mandchou]; 15. *t'an* [et *chan*]*-han* «blanc» [interprétation arbitraire; nom d'une montagne], tong. *šagyan* [ma. *šanggiyan* «blanc» < mong. *čayān*], mong. *čagan*; 16. *jao-lo* «jaune», tong. *šara*, mong. *šira*, turc *sareg*; 17. *niao-heou-ts'in* «poussière, terre», mong *toghosun*; 18. *k'iu-hai* «lac bleu», mong. *kükü*, turc *kök*. La liste des correspondances sien-pi—altaïques proposées par Fang Tchouang-yao caractérise assez bien les tentatives pour ainsi dire prélinguistiques pour identifier le sien-pi où l'on ne tenait pas compte de la phonétique historique des langues en question et où l'on n'attachait pas grande importance au côté sémantique des correspondances. On s'est contenté de renvoyer aux formes plus ou moins modernes telles qu'elles se présentent dans les dictionnaires modernes; pour le sien-pi on se guidait sur la prononciation actuelle des transcriptions chinoises sans se soucier de rétablir la forme sien-pi probable.

Shiratori a le mérite d'avoir ramassé un certain nombre de gloses sur le sien-pi, malheureusement sa méthode d'interprétation est primitive et ses conclusions aléatoires. Fang s'est contenté de choisir, dans le travail de Shiratori, 18 gloses sien-pi où il a inclu les gloses t'ou-yu-houen, mais exclu les mots t'o-pa.

Les tentatives vraiment scientifiques d'identifier la langue (et les dialectes) sien-pi commencent avec Pelliot qui dans ses remarques éparses s'est prononcé à maintes reprises sur ces problèmes. En outre il a fait à ce sujet une conférence, en 1924, à Leningrad (alors Petrograd). Selon Barthold qui avait assisté à cette conférence, Pelliot aurait parlé d'un vocabulaire sino—sien-pi qui permettrait de considérer le sien-pi comme une langue turque.[21] Les paroles de Pelliot peu fidèlement interprétées par Barthold reproduisaient en réalité son opinion imprimée. Cette opinion était très sûre sur un point: quant au sien-pi, le tongous est hors de cause; pour l'essentiel, il s'exprimait ainsi: «Pour ma part, j'incline à considérer les Sien-pi comme des tribus de langue mongole» (*T'oung Pao* XX, 326). En ce qui concerne le t'ou-yu-houen, il penchait encore nettement pour le mongol, en revanche pour le t'o-pa il paraissait préferer le turc.[22] Le malentendu de

[21] W. Barthold, *Zwölf Vorlesungen über die Geschichte der Türken Mittelasiens* (Leipzig 1932; *Die Welt des Islams,* Bd. XIV), p. 25: « . . .ein Wörterbuch der Sien-pi-Sprache . . . das keinen Zweifel daran lässt, dass diese Sprache Türkisch ist. Infolgedessen besteht kein Zweifel dass die Sien-pi Türken waren». Il s'exprime de la même manière encore dans *Encyclopédie de l'Islam* III, p. 948. Wl. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques,* réimprimées d'après *Collectanea Orientalia,* No. 2 (Wilno 1932), pp. 1—54, dans *Rocznik Orientalistyczny* XVI, 1953, p. 333, se référant à l'opinion de Pelliot, d'après laquelle «les Wei n'étaient pas une dynastie tongouse, mais turque ou, peut-être mongole, plutôt turque cependant» (il s'agit évidemment ici encore de l'appartenance linguistique et non pas raciale des T'o-pa Wei), il exprimait des doutes à propos de l'affirmation de Barthold au sujet de la conférence de Pelliot, faite en 1924 à Petrograd. D'après Kotwicz, Barthold «s'est peut-être trop avancé dans l'interprétation des paroles de M. Pelliot, énoncées (mais non encore publiées) . . . en 1924. Le glossaire des Sien-pi auquel s'est référé M. Pelliot, est évidemment le recueil des vocables wei, inséré au chapitre 57 de *Nan-Ts'i-chou* . . . et publié par M. Shiratori dans son travail précité.» Kotwicz avait raison. Vers 1934, Pelliot m'affirmait à l'occasion d'un entretien à propos de sa conférence de 1924, que Barthold avait dû se méprendre sur ce qu'il avait dit à propos du prétendu lexique sino—sien-pi et de l'appartenance linguistique des Sien-pi, plus exactement des T'o-pa.

[22] Les remarques les plus importantes de P. Pelliot sur le sien-pi sont: *Les noms tibétains des T'ou-yu-houen et des Ouigours*: *Journ. As.* 1912, I, 520—523; *Notes sur les T'ou-yu-houen et les Sou-p'i*: *T'oung Pao* XX, 1921, 323—331; *Sur yam ou ǰam, «relais postal»*: *T'oung Pao* XXVII, 1930, 192—195; *A propos des Comans*: *Journ. As.* 1920 I, 125—128 (surtout 146, 174); *Tokharien et koutchéen*: *Journ. As.* 1934 I, 23—106;

Barthold s'explique seulement, si l'on tient compte de ce que le prétendu «vocabulaire» sino—sien-pi n'est autre chose que la liste des 18 noms de charge t'o-pa insérée au *Nan Ts'i-chou*.

Toutefois Pelliot n'est pas resté seul de son opinion. Sans nier la présence d'une quantité considérable d'éléments mongols dans le lexique t'o-pa, Boodberg, ensuite Bazin, étaient d'avis, eux aussi, que les T'o-pa parlaient une langue turque, ou si l'on veut, pré-turque. A mes débuts, je me suis rangé moi-même du côté de ceux qui considéraient le t'o-pa comme un idiome turc.[23]

Chose curieuse, les recherches sur le t'o-pa se sont faites au fur et à mesure indépendamment du reste des problèmes sien-pi. Cet état de choses regrettable n'est rien moins que la conséquence des considérations méthodologiques, il s'agit là plutôt de la restriction pratique du problème mis à l'ordre du jour. Aussi devons-nous revenir sur nos pas et reprendre l'examen du t'o-pa en tenant compte de tout l'arrière-plan sien-pi.

Nous entendons sous le nom de t'o-pa la langue parlée par le clan regnant des Wei. Or, le chin. 托跋 *T'o-pa*, ach. *t'âk-b'uât* reflète une forme indigène **taγbat* aujourd'hui non attestée autrement, mais qui répond à *tabγač*, sa variante métathétique attestée par des inscriptions turques de l'Orkhon. On sait que le nom *Tabγač* a servi à désigner la Chine du Nord même après la disparition des T'o-pa Wei.[24]

Aux yeux des Chinois, les T'o-pa Wei restaient des Sien-pi acceptés ou haïs, qui parlaient le *sien-pi*. Pendant de longues années cette langue barbare jouit d'un prestige incontesté dans la Chine du Nord. De toute façon, sous les Wei, les Chinois aspirant à un poste public devaient parler le sien-pi, langue des T'o-pa Wei.[25] A ce sujet les textes chinois nous fournissent des

sur le t'o-pa: *L'origine des T'ou-kiue, noms chinois des Turcs*: *T'oung Pao* XVI, 1915, 689; *Les mots à h initiale, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles*: *Journ. As.* 1925 I, 254, note 4.

[23] Ligeti, L., *A tun-huangi barlangok* [Les grottes de Touen-houang]: *Kőrösi Csoma Archivum* II, 1927, p. 329, note 1.

[24] V. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 139, note 8; H. Namık Orkun, *Eski türk yazıtları* IV, p. 166; T. Tekin, *A Grammar of Orkhon Turkic*, p. 373; *Drevnetjurkskij slovarj* pp. 526, 542 (*tabyač*, *tavyač*; outre les inscriptions, dans Kāšγ. et QB. ainsi que dans l'ouigour tardif); Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* II (Berlin 1958), pp. 302—303 (s. v. *Ταυγάστ*). Sur la forme *Tauyaš* attestée à l'époque mongole, voir mes remarques, dans *AOH* I, p. 183, note 44. Je tiens à faire remarquer que la finale *-t*, dans la transcription chinoise, ne peut nullement rendre un *-č* indigène. **Taybat* (ou **taybar*, **taybal*) est-il un pluriel sien-pi?

[25] E. Balazs, *Le traité économique du Souei-hou*, p. 257 [145], note 1.

renseignements formels. Dans un traité de morale, par exemple, Yen Tche-t'ouei relate qu'un haut fonctionnaire chinois des Ts'i fit enseigner à son fils âgé de 17 ans la langue sien-pi et lui fit apprendre à jouer du luth (instrument musical très à la mode chez les Sien-pi) pour lui faciliter l'accès aux postes les plus élevés.[26]

Il n'y a là rien d'exagéré. Dans l'empire tabghatch aussi bien que dans les Etats sien-pi qui lui succédèrent on parlait en effet la langue sien-pi, bien plus, on rédigeait des livres dans cette langue.

Les chapitres bibliographiques du *Souei-chou* (*King tsi tche*) nous ont conservé une liste fort intéressante des livres tabghatch ou sien-pi, intitulés comme suit:

1. 國語十五卷 *Kouo-yu che-wou kiuan* «La langue nationale» en 15 chapitres (*kiuan*)» (*Souei-chou* 32, 23*a*).
2. 國語十卷 *Kouo-yu che kiuan* «Langue nationale, en 10 ch.» (23*a*).
3. 鮮卑語五卷 *Sien-pi yu wou kiuan* «La langue sien-pi, en 5 ch». (23*a*).
4. 國語物名四卷 *Kouo-yu wou-ming sseu kiuan* «Nomenclature, en langue nationale, 4 ch.» (23*a*). Par 侯伏侯可悉陵 Heou-fou heou K'o Si-ling des T'o-pa Wei.
5. 國語眞歌十卷 *Kouo-yu tchen ko che kiun* «Chants véritables, en langue nationale; 10 ch.» (23*a*).
6. 國語雜物名三卷 *Kouo-yu tsa wou-ming san kiuan* «lexique de termes divers en langue nationale, 3 ch.» Par Heou-fou heou K'o Si-ling. (23*a*)
7. 國語十八傳一卷 *Kouo-yu che-pa tchouan yi kiuan* «Dix-huit biographies, en langue nationale, 1 ch.» (23*a*).
8. 國語御歌十一卷 *Kouo-yu yu-ko che-yi kiuan* «Chant de Cour, en langue nationale, 11 ch.» (23*a*).
9. 鮮卑語十卷 *Sien-pi yu che kiuan* «La langue sien-pi, 10 ch.» (23*a*).
10. 國語號令四卷 *Kouo-yu hao-ling sseu kiuan* «Ordres en langue nationale, 4 ch.» (23*a*).
11. 國語雜文十五卷 *Kouo-yu tsa wen che-wou kiuan* «Pièces littéraires diverses, en langue nationale; 15 ch.» (23*a*).
12. 鮮卑號令一卷 *Sien-pi hao-ling yi kiuan* «Ordres en sien-pi; 1 ch.» Par 周武帝 Tcheou Wou-ti (23*a*).

[26] G. Schreiber, *The History of the Former Yen Dynasty*: *Monumenta Serica* XIV, p. 388. Schreiber a ajouté à ce récit anecdotique: «To provide one's son with an elementary knowledge of the Hsien-pi language, as a means of giving him a better opportunity for a political career, makes sense only when the ruling class, the T'o-pa, spoke the Hsien-pi language».

En dehors de ces ouvrages dont on a déjà fait état à plusieurs reprises,[27] on peut encore rappeler:

13. 國語孝經一卷 *Kouo-yu Hiao-king yi kiuan* «Le livre de la piété filiale, en langue nationale; 1 ch.» (25*b*).

On voit bien que dans la liste publiée ci-dessus les ouvrages sont énumérés les uns après les autres, sans être distingués autrement. K. Shiratori et G. Schreiber en ont conclu, à juste titre, que «langue nationale» et «sien-pi» devaient désigner une seule et même langue. La différence entre les deux termes consiste en effet dans le fait que «la langue nationale ou dynastique» désignait le sien-pi sous les (Heou ou Yuan) *Wei*, tandis que le sien-pi servait à nommer cette langue sous les dynasties qui leur ont succédé, sous les *Pei Tcheou*, par exemple. Cette hypothèse se trouve toutefois confirmée par le fait que les n^{os} 4 et 6, rédigés en «langue nationale», sont attribués à un auteur qui vivait sous les T'o-pa Wei, en revanche, le n° 12, en «sien-pi» a pour auteur l'empereur Wou-ti des Tcheou (561—578).

D'ailleurs, la question pourrait être tranchée par la simple confrontation des textes en question, malheureusement, aucun des 13 ouvrages en 90 chapitres ou *kiuan* ne nous est parvenu. Aussi est-il difficile de se faire une idée nette de ce que les ouvrages disparus ont pu contenir.

Il n'en reste pas moins certain que presque la moitié, (six sur treize), était consacrée à la langue tabghatch ou sien-pi. Deux ouvrages, les n^{os} 4 et 6, contenaient des vocabulaires sino-tabghatch, sans doute à l'usage des Chinois désireux de s'informer sur la langue indigène de la dynastie régnante, encore toujours en usage.

Il est notoire que les Chinois témoignaient un intérêt particulier pour la langue de leurs voisins dès une époque très reculée. Vraisemblablement ils possédaient déjà des vocabulaires bilingues sur la langue des Hiong-nou, perdus sans trace depuis.[28] Les plus anciens vocabulaires sino-étrangers qui

[27] K. Shiratori, *The Queue among the Peoples of North Asia*, pp. 15—16; G. Schreiber, *The History of the Former Yen Dynasty*: *Monumenta Serica* XIV, pp. 387—388.

[28] P. Pelliot, *Le Ḥōja et le Sayyid Ḥusain de l'histoire des Ming*: *T'oung Pao* XXXVIII (1948), pp. 272—273: «Tant pour des raisons de voisinage que d'invasion ou à cause de propagandes religieuses étrangères, la Chine a eu de bonne heure des vocabulaires bilingues. Les plus anciens, tels ceux de la langue des Hiong-nou ou même de celle des Wei de la famille T'o-pa, ont disparu». Malheureusement, à propos des prétendus vocabulaires sino—hiong-nou aucun renseignement ne nous est parvenu. Toujours est-il que les souverains hiong-nou d'avant notre ère entretenaient des relations épistolaires avec les empereurs de Chine et les ambassades étaient toujours munies de lettres de créances, des deux côtés. La correspondance se faisait probablement en chinois (les Hiong-nou n'avaient pas d'écriture; *Che-ki* CX, 1*b*) probablement avec

nous soient actuellement connus sont les vocabulaires sino-sanscrits des T'ang, le *Fan-yu Tsa-ming* et le *Fan-yu Ts'ien-tseu wen* ainsi qu'un vocabulaire sino-turc, le *T'ou-kiue yu*.[29] Fort probablement, les lexiques sino-tabghatch appartenaient à la catégorie de ces derniers vocabulaires.

Il est bien plus difficile de se prononcer sur le reste des ouvrages chinois traitant de la langue tabghatch (n^{os} 1, 2) et sien-pi (n^{os} 3, 9). Il se peut que, ici encore, nous soyons en présence de vocabulaires bilingues, mêlés d'expressions d'usage quotidien, rappelant pour nous en quelque sorte le vocabulaire sino-tibétain en écriture tibétaine provenant de Touen-houang.[30] Peut-on songer déjà à cette époque à un manuel bilingue dans le genre du *Tangyu meyen* sino-mandchou (et sino-mongol)?[31] Pour le moment il n'y a rien qui nous autorise à supposer que ces ouvrages avaient été conçus dans le but d'enseigner la langue maternelle à la jeunesse du clan dirigeant.

---

la collaboration des interprètes chinois qui connaissaient parfaitement le hiong-nou. On sait que dans l'empire hiong-nou vivaient de tout temps des Chinois éminents, ambassadeurs et généraux, lettrés et eunuques de la cour, soit comme prisonniers de guerre, soit comme réfugiés politiques; il arrivait souvent qu'ils passaient des années chez les Hiong-nous et se familiarisaient pendant ce temps avec leur langue et avec leurs coutumes. J. J. M. De Groot, *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit*, Chinesische Urkunden zur Geschichte Asiens I (Berlin—Leipzig 1921), pp. 72, 76, 81, 85, 185, 239, 249 (lettres hiong-nou et chinoises); pp. 148, 151, 156, 185, 189, 201 (ambassades munies de lettres).

[29] Prabodh Chandra Bagchi, *Deux lexiques sanskrit—chinois. Fan yu tsa ming de Li-yen et Fan yu ts'ien tseu wen de Yi-tsing*, t. I (Paris 1929; *Sino-Indica*, t. II, Calcutta), p. 295. Par ailleurs, sous les T'ang, il existait un vocabulaire sino-turc intitulé 突厥語 *T'ou-kiue yu* «La langue turque» qui subsistait au Japon, au moins jusqu'à la fin du IX^{e} siècle; il est relevé dans le *Nihon-koku genzai-sho mokuroku* de Fujiwara Sukeyo. Cf. Liu Mau-tsai, *Kulturelle Beziehungen zwischen Ost-Türken* (*T'u-küe*) *und Chinesen*: *CAJ* III, pp. 198—199.

[30] F. W. Thomas — L. Giles, *A Tibetan—Chinese Word-and-Phrase Book*: *BSOAS* XII (1948), pp. 753—769. L. Ligeti, *Notes sur le lexique sino-tibétain de Touen-houang*: *AOH* XXI (1967), pp. 265—288.

[31] En chinois, *San-ho yu-lou* (textes chinois, mandchou et mongol), ou, dans une autre édition, *Tch'ou-hio tche-nan*. La version mongole est due à *Deleg, kong* des *Bārin* (et non pas à *Demek* comme proposé par Laufer). Le texte mongol a été édité par W. Grube (terminé par von Zach), *Proben der mongolischen Umgangssprache*: *WZKM* XVIII, pp. 343—378; XIX, pp. 29—61; XXV, pp. 263—289. A propos de la version mongole, voir Louis J. Nagy, *A Contribution to the Phonology of an Unknown East Mongolian Dialect*: *AOH* X (1960), pp. 269—294. La version mandchoue est attribuée à Tche-kong Sin. Le texte chinois a été publié par Thomas Francis Wade, *Yu-yen Tzu-erh Chi*, A progressive Course designed to assist the Studient of Colloquial Chinese, as spoken in the Capital and the Metropolitan department. In eight Parts,

Il est non moins difficile de déterminer le contenu des n^{os} 7 et 11. En effet, reste à savoir s'il s'agit là de traductions faites sur le chinois ou bien d'oeuvres originales. Nous ignorons si les auteurs des ouvrages en question se sont contentés des textes tabghatch ou bien s'ils y ont ajouté leurs versions chinoises. Et, finalement, les deux livres sont-ils rédigés à l'intention des lecteurs chinois ou bien pour des personnes sachant la langue tabghatch?

Les n^{os} 5 et 8 posent d'autres problèmes, non moins intéressants. Ces livres présentent sans doute en tabghatch, deux recueils de chants dont la nature exacte nous échappe. Peut-être le premier constitue-t-il un recueil de chants officiels, chantés à l'occasion de certaines cérémonies. Les *tchen-ko* «chants véritables, génuins, etc.» laissent supposer tout autre chose, à moins que l'expression ne soit employée pour 正歌 *tcheng-ko* «chants réglementaires».[32] En tout état de cause, les deux collections de chants gagnent en importance si l'on tient compte du rôle qu'ont joué, chez les Tabghatch, la musique et le chant.

A ce propos il suffira de rappeler l'histoire du fameux chant «tölös».

with Key, Syllabary and Writing Exercises, London 1867. La Partie VI comprend le texte chinois des «Hundred Lessons», et, dans la «Key», également comme Partie VI, la traduction et les notes du même texte chinois. Pareils manuels bilingues existaient en Corée à partir des Ming; ils étaient très en vogue sous la dynastie mandchoue. A propos des manuels coréens-mongols, voir L. Ligeti, *Rapport préliminaire d'un voyage d'exploration fait en Mongolie Chinoise* (Budapest 1933), pp. 35—36.

[32] Morohashi, *Dictionnaire sino-japonais* VIII, Nr. 23 235 et VI, Nr. 16 255/35 (*tcheng-ko*). Avec les T'o-pa Wei, la musique «barbare» commence à jouer, un rôle prépondérant au détriment de l'ancienne musique chinoise. La musique d'harmonie exécutée à dos de cheval est connue des Chinois depuis l'époque hiong-nou, et elle est introduite en Chine, en tant que musique militaire. Cf. W. Eberhard, *Lokalkulturen im alten China* (Erster Teil. Die Lokalkulturen des Nordens und Westens, Leiden 1942), pp. 196—197. D'après les mêmes textes, le double clairon serait un instrument de musique typiquement hunnique et son introduction en Chine est liée au nom de Tchang K'ien. C'est au nombre des chants à clairon double qu'appartient le chant intitulé *Mo-ho-teou-lo*. M. Eberhard en faisant remarquer que cette expression n'a rien de hiong-nou (en réalité elle est considérée *hou*) et qu'elle dénonce une origine indienne ou sogdienne, n'a fait que répéter ce que Pelliot a affirmé à ce sujet. En effet, Pelliot, *T'oung Pao* XXVI, pp. 178—179, a estimé que Tchang K'ien, une fois de plus, n'est pour rien dans l'affaire et que les airs *mo-ho-teou-lo*, de provenance indienne remontent tout au plus au III^{e} siècle de notre ère. Sous les T'ang, la musique des Sien-pi, T'ou-yu-houen et de Ts'i subsistait seule de l'ancienne musique des Barbares d'autrefois; Eberhard, *op. cit.*, p. 197; Schafer, *op. cit.*, p. 28. Parmi les instruments musicaux des Sien-pi est mentionné le 簸邏迴 *po-lo-houei*; à son sujet, voir Morohashi, 26 609/16 et 26 609/18. Les chants suivis de *po-lo-houei* étaient en langue sien-pi; *op. cit.*, 26 609/19 renvoie au *Yo-fou che-tsi*.

En 546, Kao Houan, fondateur des Pei Ts'i dont il a été question plus haut, assiégea, avec les armées Tong Wei le fort de Yu-pi. Pendant les 60 jours du siège, il perdit presque un tiers de son armée sans pouvoir occuper la forteresse. Il tomba malade de chagrin et, pour faire oublier sa tristesse, il ordonna à Hou-liu Kin (*tseu* Ming-yue) de lui chanter le chant *tche-lö* («tölös»), traduit plus tard du sien-pi en chinois.[33]

Dans la plaine *tch'e-lö*,
sous la montagne de *Yin-chan*,
le ciel est comme une tente nomade.
il couvre la steppe de tous côtés.
Le ciel est vert comme la végétation,
la steppe est illimitée.
Le vent souffle, l'herbe se penche flétrie, je
regarde les boeufs et les moutons.

S'il ne paraît pas indiqué de supposer une influence générale de la poésie populaire sien-pi sur la poésie chinoise de cette époque, il faut du moins admettre que les chants folkloriques des Sien-pi, assez souvent traduits en chinois, étaient familiers à la Chine grâce aux maîtres nomades bilingues du Nord.

On serait tenté de voir dans les n^{os} 10 et 12 les reflets d'un genre littéraire chinois, les 詔令 *tchao-ling* «édits et ordonnances."[34] Cependant il y a là

[33] *Pei Ts'i-chou* II, 14*b*; O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* II, p. 225. F. Tőkei, *Poésie chinoise et poésie des peuples du Nord*: *AOH* VIII (1958), pp. 313—319. G. Schreiber, *The History of the Former Yen Dynasty*: *Monumenta Serica* XIV, pp. 338—339. Sur Hou-liu Kin, voir *Tchong-kouo jen-ming ta tseu-tien*, p. 983*b*. Un autre chant sien-pi non moins fameux est intitulé «Le chant de l'*a-kan*». *A-kan* est un terme sien-pi qui signifie «frère aîné». Le chant a été composé par Mou-jong Wei lorsque T'ou-yu-houen, son frère se mit en route vers l'Ouest. Mou-jong Wei chanta souvent cet air, vers la fin de l'année. Cf. Th. D. Carroll, *Account of the T'u-yü-hun in the History of the Chin Dynasty*, pp. 4, 19 note 15. M. Carroll a retrouvé le texte du chant dans un ouvrage datant des Ts'ing. Voici le mot-à-mot du chant, d'après sa traduction: *A-kan, a-kan*/ / Une fois tu es parti pour ne pas t'en retourner. / Il est facile de se séparer, / Mais il est difficile de se rencontrer de nouveau. / Les chevaux se battent, les hommes ne doivent pas se battre; / Les hommes se conduisent en ennemis, aussi les chevaux se conduisent en ennemis. / Tu es allé à dix mille *li* de moi / Tu es allé à *Pai-lan*. / La montagne de *Long* est haute, / La montagne de *Yin* est glaciale. / Je ne puis pas voir mon *a-kan*, / Mon coeur se brise.

[34] 四庫目略目錄 *Seu-k'ou mou-lio mou-lou* V, 6. L. Wieger, *La Chine à travers les ages* (Hien-hien 1924), p. 168. La 1^{e} section du *Yuan tien-tchang* porte pour titre *Tchao-ling* «Édits impériaux et ordonnances»; cf. Paul Ratchnevsky, *Un code des*

autre chose. Selon le *Souei-chou*, ch. XXXII, 34*b*, lorsque les T'o-pa Wei eurent occupé la Chine du Nord, les nouveaux souverains continuèrent pour l'armée, à rédiger les ordres dans leur langue, le tabghatch (ou le sien-pi). Plus tard, ces édits en sien-pi n'étaient plus compris, ils durent être traduits en chinois.

Il est fort probable que les n^{os} 10 et 12 comprenaient les textes sien-pi des édits, ainsi que leur traduction chinoise. Après le n° 12 nous avons un ouvrage analogue, le 雜號令一卷 *Tsa hao-ling yi kiuan* «Divers ordres, 1 ch.» (33*a*); malgré R. Schreiber (p. 387) et K. Shiratori (p. 16) il est douteux que dans ce cas, nous ayons affaire à une collection d'ordres en langue sien-pi. En revanche, le 後周太祖號令三卷 *Heou Tcheou T'ai-tsou hao-ling san kiuan* «Les ordres de T'ai-tsou [= Wen-ti ou Yu-wen T'ai, en 556] des Heou Tcheou, 3 ch.» (*Souei-chou*, ch. 33, 10*a*) comprend très probablement seulement le texte chinois des ordres.

Le n° 13, traduction faite sur le chinois présente un double intérêt. Cette traduction a sûrement été préparée à l'intention de la jeunesse tabghatch (de la classe dirigeante), ce qui prouve qu'il faut admettre, du moins à une certaine époque, qu'il y ait eu une tentative pour former une jeunesse instruite dans la langue nationale. Il est non moins intéressant de constater que, pratiquement, nous avons là un manuel de la morale confucéenne, alors que les empereurs tabghatch s'étaient montrés, au début, des taoistes fervents, ensuite, des propagateurs obsédés de la religion et de l'art bouddhiques. Cependant ni le taoisme, ni le bouddhisme n'ont laissé de trace dans la littérature de langue tabghatch, tout au moins n'en a-t-on rien découvert jusqu'à présent.

Par ailleurs, le *Hiao-king* «Le livre de la piété filiale» a fait fortune chez les nomades du Nord, sur la voie de s'assimiler à la civilisation chinoise: il a été traduit en tangoutain, puis en mongol dès l'époque Yuan (et plusieurs nouvelles traductions ont été faites depuis),[35] en coréen[36] et en mandchou.[37]

Yuan (Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Vol. IV, Paris 1937), p. XIX.

[35] V. S. Kolokolov—E. I. Kyčanov, *Kitajskaja klassika v tangutskom perevode* (Lunj juj, Mên czy, Sjao czin). Pamjatniki pisjmennosti vostoka IV. Moskva 1966. Lubsangbaldan, *Ačlalt nomyn tuchaj*: *Studia Mongolica* Instituti Linguae et Literarum Comiteti Scientiarum et Educationis Altae Reipublicae Populi Mongoli, tomus III, fasc. 12, Ulaanbaatar 1961. Ligeti L., *Mongol Nyelvemléktár* [Recueil des Monuments da la Langue Mongole] IV, Budapest 1965, pp. 9—37.

[36] M. Courant, *Bibliographie coréenne* I, pp. 145—146.

[37] W. Fuchs, *Beitrage zur mandschurischen Bibliographie und Literatur* (Tôkyô 1936),

A propos des livres rédigés en langue tabghatch, il convient de poser encore une question, celle de l'écriture. Les 13 ouvrages avec leurs 90 chapitres représentent à eux seuls une quantité considérable de textes tabghatch, même si l'on ne tient pas compte des autres textes tabghatch, perdus, dont même les titres nous échappent aujourd'hui. Pour fixer les textes tabghatch, il fallait disposer d'une ou de plusieurs écritures, avec une orthographe plus ou moins normalisée. Or, pour le moment nous en ignorons tout.

En principe, on pourrait songer à deux possibilités.

On pouvait emprunter, avant tout, une écriture alphabétique (avec une orthographe alphabétique ou syllabique) déjà existante, adaptée au tabghatch. A cette époque on savait qu'en Asie Centrale (*Si-yu*) on se servait des écritures autres que chinoise; le *Souei-chou*, ch. XXXII, 34*b* nous informe d'une écriture *hou* composée de 14 signes.[38] Mais, bien entendu, ce n'est qu'une possibilité, car nous ne disposons actuellement d'aucune information formelle sur l'écriture éventuelle des Tabghatch et aucun monument de cette écriture supposée ne nous est parvenu.[39]

pp. 29—30 (avec renvoi bibliographique à Möllendorf, Grebenščikov, Watanabe, Klaproth). Li Teh Chi, *Union Catalogue of Manchu Books in the National Library of Peiping and the Library of the Palace Museum*, edited by Yu Dawchyuan, Peiping 1933, p. 9. Misig, *Ulaγanbaγatur qota-daki ulus-un nom-un sang-un manǰu nom-un γarčaγ* (Studia Mongolica, Tomus I, fasc. 29, Ulaγanbaγatur 1959), p. 243. N. Poppe—L. Hurvitz—H. Okada, *Catalogue of the Manchu- Mongolian Section of the Toyo Bunko* (The Toyo Bunko and The University of Washington Press 1964), n^{os} 257, 444, 445, 456.

[38] Sur les écritures iraniennes et indiennes de l'Asie Centrale, voir encore: *Tcheou-chou* L, 12*a* (cf. Roy Andrew Miller, *Accounts of Western Nations in the History of the Northern Chou Dynasty*: Chinese Dynastic Translations, No. 6, Berkeley and Los Angeles 1959, pp. 7); *T'ong-tien* CXCI, 31B 2c; *Wen-hien t'ong-k'ao* CCCXXXVI, 26A 3c (pour ce dernier passage, voir Abel-Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, pp. 45, 284). Il est intéressant de voir que parmi les classiques, à Kiu-tseu par exemple, on lisait leurs textes en chinois, mais on les comprenait en langue *hou*, on rencontre ici encore le *Hiao-king*. Pour les informations fournies par Hiuan-tsang sur les écritures *hou*, voir Samuel Beal, *Chinese Accounts of India, Translated from the Chinese of Hiuen Tsang* I (Calcutta), pp. 87—92; P. Pelliot, *Tokharien et koutchéen*, pp. 47—51.

[39] En 1927, j'ai eu le privilège de voir un document intéressant chez Paul Pelliot, à son domicile, rue de Varennes. C'était un estampage mesurant 60 × 50 cm, environ, que Pelliot venait de recevoir d'un ami chinois de Pékin. A son avis, il s'agissait probablement d'un spécimen de l'écriture tabghatch. En ce moment je n'ai pas insisté pour avoir des informations plus détaillées sur l'estampage, car j'espérais pouvoir assister bientôt à une communication que Pelliot avait l'intention de faire à son sujet à la Société Asiatique. Autant que je sache, cette communication n'a jamais eu lieu,

A la rigueur on pouvait se servir de l'écriture chinoise même pour transcrire la langue tabghatch. Cette écriture, comme on le sait, présente l'inconvénient de ne pouvoir rendre certaines nuances phonétiques étrangères au chinois, d'où une équivoque malencontreuse. Il ne faut pourtant pas oublier qu'à l'époque où vivait Chen-yo (mort en 513) on commençait par suite de la conaissance du phonétisme indien, à apporter une amélioration à la transcription chinoise.

Par ailleurs, l'écriture chinoise pouvait suffire à transcrire une langue étrangère sans recourir à des éléments graphiques étrangers; rien n'empêchait en principe de créer, pour le tabghatch, un système de transcription pareil soit à celui du japonais, soit à celui du coréen.[40] Ces systèmes de transcription, d'ailleurs peu commodes et parfois sujets à confusion, sont assez anciens, ils nous ramènent au VII^{e} siècle de notre ère.

Abstraction faite de l'écriture tabghatch si problématique, les choses ne se présentent pas sous un jour beaucoup plus favorable en ce qui concerne la langue même. De la richesse insaisissable de la langue sien-pi (et du tabghatch, un de ses dialectes) il ne nous reste aujourd'hui que d'un nombre modeste de noms propres, de noms de charges et de quelques noms communs, le tout en transcription chinoise.

Il n'est donc pas surprenant que les savants qui ont tenté d'interpréter les gloses sien-pi et tabghatch n'aient abouti à aucun accord. Même en écartant la théorie désuète de la parenté tongouse, l'équivoque, quant au rapport du sien-pi avec le tabghatch, n'est toujours pas dissipée. Aussi les opinions sont-elles partagées entre le turc et le mongol lorsqu'il s'agit de rattacher soit le sien-pi, soit le tabghatch à l'un de ces deux idiomes.

Dans ces conditions il me paraît utile de reprendre les quelques termes sien-pi et tabghatch, en transcription chinoise, ceux qui sont pourvus d'une traduction chinoise sans équivoque, et qui permettent une identification satisfaisante au point de vue de la phonétique historique et se prêtent à une confrontation avec les faits mongols et turcs.

---

et Pelliot n'a fait état du précieux document dans aucun de ses travaux. Pour le moment il n' y a rien qui nous autorise à supposer que l'écriture tabghatch, si jamais il en existait une, était calquée sur les caractères chinois, comme celle des K'i-tan, des Jou-tchen ou des Si-hia. Les bâtonnets à encoches, mentionnés vaguement par les textes chinois (chez les T'ou-yu-houen, par exemple) ne veulent pas dire nécessairement que l'écriture tabghatch était identique à l'écriture «runique» des Turcs T'ou-kiue.

[40] Ch. Haguenauer, dans A. Meillet et M. Cohen, *Les langues du monde*^{2} (Paris 1952), pp. 434, 448.

Le sien-pi proprement dit (c'est-à-dire tous les dialectes à l'exception du tabghatch) pose un problème particulièrement difficile. Ainsi qu'il appert de la liste des 18 gloses sien-pi examinées par Shiratori et Fang Tchouan-yao (cf. *supra*, note 20), sur 18 gloses il n'y en a que 3 (8 11) qui offrent une interprétation satisfaisante et, en outre, deux noms de rivière de Leao-tong (16, 17) qui s'expliquent impeccablement.[41]

Quant aux gloses sien-pi autres que tabghatch, cette fois nous nous contenterons d'en rappeler deux.

1° 鳥侯秦 *niao-heou-ts'in*, ach. *tieu-γəu-dzʿi̯en*, arch. **tiôg-gʿu-dzʿi̯ĕn*, lire *toγusin* «terre, poussière» (*San-kouo-tche* XXX, 6*b*—*b*); 託紇臣 *t'o-ho-tchen*, ach. *tʿâk-γuət-ʑi̯ĕn*, lire *tayušin* (*Souei-chou* LXXXIV, 20*b*); 土護眞

[41] Je n'ai pas tenu compte de plusieurs termes sien-pi, suffisamment interprétés et correctement restitués, car, à mon avis, ils n'apportent pas grand'chose à la précision de l'appartenance linguistique du sien-pi. Ainsi *k'o-han*, ach. *kʿâ-γân* est bien *qaγan* «souverain nomade», titre attesté chez les Sien-pi proprement dits, chez les Tabghatch et les T'ou-yu-houen en même temps que chez les Jouan-jouan et, après la chute de leur empire, chez les Turcs, ensuite chez les Mongols. La plus ancienne mention du *qaγan* est rattachée à l'histoire des Sien-pi, mais rien ne garantit que ce titre, d'ailleurs sans étymologie satisfaisante, appartienne au fond lexical du sien-pi. (Cf. Shiratori K., *A Study on the Titles Kaghan and Katun*: *Memoirs of the Research Department of the Tōyō Bunko*, Nr. I; Boodberg: *HJAS* I, 171—173; Bazin: *TP* 310—311, n° 140; Doerfer, *TMEN* III, 141—180.) *K'o-souen*, ach. *kʿâ-suən* «femme du qaγan; impératrice» doit être sans doute rattaché à *qatun* et à *qayatun*. Mais quoi qu'on en dise, l'équivalence phonétique entre ces deux derniers et le terme sien-pi est insuffisante, surtout si l'on tient compte encore de la variante *k'o-tsouen*, ach. *kʿâ-tsuən*, forme t'ou-yu-houen du mot. *Qatun* et *qayatun* sont sans aucun doute des dérivés formés sur *qa-n* et *qaya-n*; *-tun* (*-tün*), dans les deux cas, serait-il un suffixe du féminin? Actuellement il est assez difficile de le rapprocher du sufixe du féminin du moyen mongol qui est *-ǰin* (< *-din*), *-čin* (< *-tin*). Si *qatun* et *qayatun* sont en effet des titres d'origine sien-pi ainsi que l'on suppose aujourd'hui, ne doit-on pas les épeler *qa-tu-n* et *qaya-tu-n*? En tout état de cause il est très tentant de rappeler, à leur propos, le sien-pi *ma-touen*, ou *a-ma-touen*, ach. *ʻa-muâ-tuən* «mère» qui doivent être réstitués comme **ma-tu-n* et **ama-tu-n* (la forme *abayatun*, pour des raisons chronologiques, est hors de cause). Cette fois j'ai laissé de côté le nom du «frère aîné» *a-kan*, ach. *ʻà-kan*, lire *aqan*, car comme terme de parenté il est peut-être sorti du language enfantin et dès lors il défie tout lien génétique. Pour cette même raison on ne peut rien affirmer à propos du *mo-ho* «père, grand'père». Autrement *aqa-n* ferait une bonne étymologie mongole : *aqa* «frère aîné», suivi du suffixe *-n*, caractéristique du sien-pi dont il sera question plus loin. Les textes tibétains offrent peu de termes t'ou-yu-houen proprement dits. Toutefois on a considéré comme tels les noms géographiques *'Im-ko-čin* et *Sil-gu-čin* (F. W. Thomas, *Tibetan Literary Textes* II, p. 35). Cf. encore Marcelle Lalou, *Notes d'onomastique 'A-ža*: *AOH* XV, 207—209 (il y est question, entre autres, d'un 'A-ža *Ma-ga Do-čin*).

t'ou-hou-tchen, ach. *t'uo-γuo-ťśi̯ĕn*, lire *toγočin* (*Sin T'ang-chou* CCXIX, 5*a*); en khitan 陶猥思 *t'ao-wei-sseu*, ach. *d'âu-·uâi-si*, anc. mand. (en écr. 'phags-pa) *taw-·ui-sï*, lire *tawus* (*K'i-tan kouo-tche*, p. 1).[42]

Les mots sien-pi et khitan sont à rattacher aux formes mongoles suivantes: en transcription chinoise, Histoire secrète des Mongols [HY] *to'osun* «Staub, Staubwolke», *to'usun* «Staub» (Haen. 151, 152), Houa-yi yi-yu [Hy] *to'osun* «poussière» (Lew. 80), Ta-tan-kouan tsa-tseu [TR] *to'osun* (6*a*), Lou-long sai-lio [LB] *to'osun* (126*b*); en écriture arabe, Ibn Muhannā [IM] *tōsun* «poussière», Vocabulaire d'Istanboul [VI] *tōsun*, id. (*AOH* XIV, p. 69); mong. lit. *toγosun* «poussière, atome» (Kow. III, 1805). dah. *t'ōs* «poussière» (Po. 93), < khal., *t'o̯ărăl*, id. (Po. 93), en écr. mandchoue *tuwaral* (*Asia Major* X, 1935, 194), Ts *t'o̯all* «poussière» (d'après l'auteur); oïr. lit. *tōsun* «poussière» (Pozdn. 194), oïr. dial. *tōsŋ̇*, *tōson* «poussière» (Kara 162); kalm. *tōsŋ̇* «Staub» (Ramst. 405); üǰ. *t'ŏs* «poussière» (Kara 36); ord. *t'ōs*, *t'ōsu* «poussière» (Most. 678); gorl. *tōsn*, id. (Rud. 128); khal. *toos*(*on*) (Luv. 410); bour. *tooho*(*n*) (Čer. 443).

On doit rattacher aux précédents, directement ou, en partie, indirectement, les formes mongoles que voici: mong. lit. *toγoraγ* «poussière, terre» (Kow. III, 1812), *toboraγ*, *tobaraγ*, *tobraγ*, id. (Kow. III, 1819, 1823); oïr. dial. *tōrum* «poussière» (Kara 162); kalm. *tōrvg̱*, dans *tōsŋ̇ torvg̱* «Staub», *tōrŋ̇* «Staub, Staubwolke», *tōrŋ̇*, id., *towrvg̱* «Staub, Erde, Sand» (Ramst. 404, 405); ord. *t'awarak̲*, *t'oworak̲* «poussière», dans *t'ōson t'awarak̲*, id. (Most. 650, 672); khal. *tovrog* «poussière» (Luv. 400); bour. *toorog*, id. (Čer. 442).

Toγosun, *toγoraγ*, *tobraγ* du mongol sont généralement opposés à *tōz*, *toz*, *topraq* du turc.[43] Quoi qu'il en soit, les formes sien-pi se rangent nettement du côté des recoupements mongols.

[42] Shiratori, pp. 20—26 («Erdfluss»; ouig. *tök*, *tönk*, *tüng* «Grund, Boden», tchag. *tüg*, *tüng*, *töng*, *tig*; termes cités d'après Vámbéry, *Etym. Wb.*; formes) hypothétiques mises en avant par Vámbéry); Fang Tchouan-yao, pp. 1463—1465 (mong. *toghousun*, *toghosu*; bour. *tohong*, *tos*; équation de Shiratori?); Ligeti: *Journ. As.* 1934 I, p. 198.

[43] En turc nous avons: a. turc, ouig. *toz* «poussière» (*DTS* 578—579); Kāšγ. *tōz* «Staub» (Br. 214); osm. *toz* «dust, powder» (Hony 370); tkm. *tōz* (*TRS* 637); krm. *doz* (Radl. III, 1725); com. CC *toz* «Staub» (Gr. 250); AH *toz* (Caf. 106); TZ *toz* (Ata. 262); Qaw. *toz* (Tel. 325); kirg. *toz* «poussière fine» (Jud. 791); osm., kzk., tourki, bar., kuér. *tozan* «1. (osm., kuér.) der Staub; 2. (tourki) Staub in der Luft; 3. (osm.) staubig, Staub erzeugend» (Radl. III, 1214); nog. *tozan* «poussière» (*NRS* 354); bachk. *tuδan*, id. (*BRS* 547); tat. Kaz. *tuzan* (*TRS* 552); touv. *dōzun* «poussière» (*RTS* 479); alt. *tōžin* (*Ras* 618); hak. *tozïn* (RChS 717); tchouv. *tusan* (*RČS* 609) < tat. Kaz.; tchag. *tozang* «der Staub, der Pulver, der Sandboden (ohne Stein)» (Radl. III, 1214), «sol d'une nature molle, sans pierres» (PdC 230); kzk. *tozang* (Shnit. 201); kkalp. *tozang* (*RKkS* 1947 608); az. *tozanag* «poussière, poussière soulevée par le vent» (*ARS* 204); a. turc *topraq* «Erdboden, Erde, Staub» (Gab., *Altt. Gr.* 343); ouig. *topraq*, id.; ouig. des Ming *topraq* «sol, terre» (*AOH* XIX, 267; XXII, 202); Kāšγ. *toprāq* «Erde, Staub», *topraš-* «staubig werden», *topuryān yir* staubiger Boden» (Br. 213); QB *topraq* (*DTS* 575); tchag. *topraγ* «terre» (PdC 221); com. CC *topraq* «Staub, Schmutz» (Gr. 249); AL *topraq* «Staub» (Houtsma 66); AH *topraq* (Caferoğlu 105); TZ *topraq* (Atalay 261); Qaw. *topraq* (Telegdi 325); s. yög. *torvaq* (Mal. 122); sal. *toraχ*, *t'orâχ* «terre, poussière, argile» (Kak. 192); tourki *topraq*, *tofraq* «dust, earth» (Jar. 312); ouig. mod. *tupraq*, *tupuraq* (Mal. 187); touv. *dovuraq* «poussière» (*RTS* 479); osm. *toprak* «earth; soil; land; the grave» (Hony 370); az. *torpag* «terre, sol» (*ARS* 204); tkm. *toprak*, id. (*TRS* 640); ouig. *toz topraq* «poussière» (*DTS* 579). Cf. ouig. des Ming *toγ* «poussière» (*AOH* XIX, 265); Kāšγ. *tōγ* «aufgewirbelter Staub» (Br. 211); QB *toγ* (*DTS* 570); tchag. *toγ* «poussière» (PdC 236); tourki *toγ* «dirt, which as the result of a dust-storm, gathers on the leaves of trees and bushes» (Jar. 309); ouig. mod. *toγ* «poussière» (Mal. 185); ouig. des Ming *toγ tömäl* (*AOH* XIX, 265; la leçon *tömäl* est incertaine); QB *tuman toγ*, id. (*DTS* 585). Sur le mot turc, voir dernièrement Talât Tekin, *Zetacism and Sigmatism in Proto-Turkic*: *AOH* XXII, 1969, p. 65, n° 32. — A propos des équivalents turcs et mandchous-tongous des mots mongols énumérés dans ce travail je n'entrerai pas dans la discussion de l'hypothèse altaïque qui, à mes yeux, reste encore toujours à prouver aussi bien que la thèse des adversaires de cette théorie. Je tiens pourtant à faire remarquer qu'on peut établir dès maintenant plusieurs couches d'emprunts réciproques entre le turc et le mongol d'une part et entre le mongol et le mandchou-tongous de l'autre. La chronologie de ses couches reste à faire ainsi qu'il reste à voir si la couche la plus ancienne (dans le domaine de la grammaire et du lexique) nous autorise ou non à admettre la parenté altaïque. A ce sujet cf. mes remarques: *Az altaji és az uráli nyelvek* [Les langues altaïques et ouraliennes]: *Magyar Nyelv* XXX, 1934, pp. 44—47; *Az uráli és altaji nyelvek viszonyának kérdéséhez* [A propos des langues ouraliennes et altaïques]: *I. Oszt. Közl.* IV, 1953, pp. 333—364; *Les anciens éléments mongols dans le mandchou*: *AOH* X, 1960, pp. 231—248. Il n'est peut-être pas tout-à-fait inutile de dire que de nos listes d'équivalences il ne s'ensuit pas, ainsi que d'aucuns ont conclu dans le passé à partir de listes pareilles, que les mots sien-pi et tabghatch en question peuvent être rapprochés, outre du mongol, aussi du turc ou du mandchou-tongous.

En sien-pi *tayušin* et en khitan *tawus* sont fort intéressants par leur voyelle *a* en première syllabe, en face de la voyelle *o* des autres recoupements. C'est un phénomène caractéristique de l'ancien mongol: sous l'influence d'une voyelle labiale en deuxième syllabe, la voyelle *a* de la première syllabe aboutit à o. Le passage $a > o$, dans cette position, est rare et il est ancien. On a toutefois *dal-an* «70» ~ *dolu-γan* «7» (en joutchen, *dal-χon* «17» est un emprunt à un dialecte sien-pi, probablement au khitan).[44]

[44] N. Poppe, *Introduction to Mongolian Comparative Studies*, p. 246; *Vergleichende Grammatik der altaischen Sprachen* I, p. 96, § 75. Selon M. Poppe, la voyelle *a* de la première syllabe est passée à *o* sous l'influence de *uya* de la deuxième syllabe. Pour des raisons chronologiques, j'estime que le passage $a > o$ est dû simplement à la

Dans ces conditions il y a lieu d'admettre que l'étymologie sans doute populaire recuillie par un texte chinois d'après laquelle *t'o-pa*, ach. *t'âk-b'uât*, c'est-à-dire *tay-bat* (ou *tay-bar*) signifie «maitre de la terre, du sol» repose sur le fait que dans le sien-pi de cette époque il existait réellement un terme *tay* signifiant «terre, sol».[45]

2° 紇眞 *ho-tchen*, ach. *yuət-tśi̯ĕn*, lire *yuččin* ou *yučin* «trente». (*Yuan-ho kiun-hien t'ou-tche* XIV, 13*a*). Il s'agit du nom d'une montagne signifiant «trente [li à l'Est de la sous-préfecture]». Nous sommes dans le Nord du Chansi, sous-préfecture de Yun-tchong, au VIII[e] siècle de notre ère. La langue des «barbares» invoquée dans ce cas est celle des *Lou* ou «prisonniers»; ce nom a désigné de façon méprisante d'abord les T'o-pa Wei, ensuite les T'ou-yu-houen et enfin les Tibétains (ces derniers sont ici hors de cause).[46]

Pelliot à qui nous devons cette glose intéressante ne s'est pas prononcé formellement sur l'appartenance ethnique du peuple qui a donné le nom de «trente [*li*]» à cette montagne. A mon avis, pour des raisons chronologiques, on ne peut guère songer ni aux T'o-pa, ni aux T'ou-yu-houen; il n'en reste pas moins que nous avons affaire là à une tribu sien-pi de moindre importance

voyelle labiale de la deuxième syllabe, tout comme en yakoute. Cf. Grönbech, *Forstudier* § 23; G. J. Ramstedt, *Einführung in die altaische Sprachwissenschaft* I, pp. 161—162; St. Kałużyński, *Mongolische Elemente in der jakutischen Sprache*, pp. 15—16, Parmi les emprunts que le mandchou a faits à un dialecte sien-pi (khitan?) appartenant à cette même catégorie, se range le nom de nombre *tofoχon* «15 (aujourd'hui le 15[e] jour du mois)». Le ma. *tofo-χon* remonte à **towo-χon* < **tobu-χon* < **tabu-χon*. Le joutchen des Ming nous offre encore la forme intermédiaire de *tobu-χon* (éd. Grube, p. 101).

[45] P. A. Boodberg, dans *HJAS* I, pp. 183—185, outre *T'o-pa*, ach. *t'âk-b'uât* «lord of the soil» a fait état de trois autres «étymologies» offertes par les textes chinois, mais aucune d'elle ne nous apporte rien à l'intelligence de la première interprétation: 1. *T'ou-fa*, ach. *t'uk-ṗi̯wɒt* «covered with a blanket» ou «(born) in a blanket» (l'identification des noms *T'o-pa* et *T'ou-fa* reste à justifier); 2. *T'ou-fa* «slave» (explication d'une source tardive); 3. *T'ou-fa* «bold» et «hair», *So-t'eou* (étymologies populaires chinoises).

[46] P. Pelliot, *Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale*, VIII. *Un mot mongol sous les T'ang*, dans *T'oung Pao* XXVI, pp. 250—252. La géographie *Yuan-houo kiun-hien t'ou-tche* nous fournit encore le nom sien-pi d'une rivière dans le Chensi. C'est 去斤 *K'iu-kin*, ach. *k'i̯wo-ki̯ən*, interprété en chinois par 清 *Ts'ing* «clair» (Boodberg: *HJAS* I, 177). Le nom est à lire *Küken*, év. *Kükin*. Si l'on admet avec M. Boodberg que la rivière portait en réalité le nom 青 *Ts'ing* «bleu, vert» ou si l'on suppose que *küken* avait, en sien-pi, le sens de «bleu; vert; clair», le nom sien-pi de la rivière s'explique par le mong. *köke* «bleu; vert», suivi du suffixe *-n* qui est pour ainsi dire de rigueur en sien-pi. Pour les recoupements mongol (*köke*) et turc (*kök*) les plus importants, voir L. Ligeti, *Le lexique mongol de Kirakos de Gandzak*: *AOH* XVIII, 1965, p. 293.

qui a survécu à la chute des T'o-pa Wei et à celle des petits Etats sien-pi, leurs successeurs.

Nous avons en mongol: en transcription chinoise, Tche-yuan yi-yu [Ty] *yuǰin* «trente» (n° 421), Hs *qučin*, id. (Haen. 70), Hy *qučin* (Lew. 47), Tk *qučin* (32*a*), Ls *qučin* (144*a*); en écr. 'phags-pa *qučin* (Po. 129); en écr. arabe, AL *qučin*, IM *qučin*, MA *qučin*, V I *qučin* (*AOH* XIV, 46); dah. H *ɢo'tš'iŋ* (Po. 143), Ts *ɢoťš'ĭ~* (d'après l'auteur); mgr. *χoɒžin*, šrg. *χočin*, gol. *χutš'in*, (Sm.—Most. 169); oïr. lit. *yučin* (Pozdn. 113), oïr. dial. *ɣutšin*, *ɣutš* (Kara 140), kalm. *ɣutšŋ* (Ramst. 156); üǰ. *ɢotš(')i* (Kara 18); ord. *ɢų'tš'i* (Most. 318); d. beise, gorl. *gošin* (Rudn. 78); khal. *guč(in)* (Luv. 128); bour. *guša(n)* (Čer. 178).

Le mot mongol a trouvé son chemin dans plusieurs langues et dialectes mandchous-tongous: joutchen des Ming *gušin* trente» (Bureau des Traducteurs; éd. Grube, *Die Sprache und Schrift der Jučen*, Leipzig 1896, p. 94; n° 656), *guši* (Bureau des Interprètes; éd. Ishida Mikinosuke, p. 52*a*); ma. *ɣôsin*, lire *ɣušin* (Hauer 397); nanaï *gočin* (Petrova 36); ol. *gutin* (Petrova 126); or. *guti* (Schm. 34).

Dans les autres langues tongouses on a *ilandjār*, *ilandjān*, *ilangī*. voir Vasilevič, *Êvenkijsko-russkij slovarj*, Moskva 1958, p. 162. Cf. encore oudé *ilaza* (Šnejder 111), orok *ilando* (Nakanome 114).[47]

En ce qui concerne les gloses tabghatch, voici celles qui méritent d'être considérées de plus près.

[47] G. J. Ramstedt, *Über die Zahlwörter der altaischen Sprachen*: *JSFOu* XXIV, 1 : p. 7; N. Poppe, *Mongoljskie čislitelnye*, dans *Jazykovednye problemy po čisliteljnym* (Sbornik statej, Leningrad 1927), pp. 97—119 et *O čisliteljnom «desjatj» v tungusskich jazykach*: *DAN* 1927, pp. 317—320; Wl. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques*: *Rocznik Orientalistyczny* VII, 1930, pp. 193—194. Kotwicz a sûrement raison en n'admettant pas que les noms de nombres *yušin*, *gučin*, *guti* soient des termes appartenant au lexique commun altaïque: «Mais ce qui semble s'opposer à cette hypothèse, c'est que les variantes actuelles *gučin* et *gutin* se rencontrent dans les dialectes étroitement rapprochés les uns des autres et que, de plus, *gučin* se trouve dans le goldi, qui a exercé une influence marquée sur l'olča, où l'on a *guti*. Ceci permet de supposer qu'il s'agit ici d'emprunts plus récents, qui prirent la forme, soit de *guči*, soit de *guti*, suivant les particularités phonétiques des dialectes en question».

[47a] Voici les interprétations les plus importantes des mots tabghatch qui jusqu'ici ont vu le jour: Shiratori K., *Über die Sprache der Hiung-nu und der Tung-hu-Stämme*, Tokio 1900; Peter A. Boodberg, *The Language of the T'o-pa Wei*: *HJAS* I, 1936, pp. 167—185; P. Pelliot, *Mots à h initiale, aujourd'hui amuïe, dans le mongol des XIII[e] et XIV[e] siècles*: *Journ. As.* 1925 I, pp. 254—255; Louis Bazin, *Recherches sur les parlers t'o-pa* (5[e] *siècle après J. C.*): *T'oung Pao* XXXIX, 1949, pp. 228—329; Wolfram Eberhard, *Das Toba-Reich Nordchinas*, Leiden 1949, pp. 360—361.

1° 乞萬眞 *k'i-wan-tchen*, ach. *kʿi̯ĕt-mi̯wɒn-tʃi̯ĕn*, lire *kelmürčin* «interprète» (*Nan Ts'i-chou* = NTC 58, 3*b*)[48] Tenant compte du *ho-k'eou* du mot *wan*, la restitution *mür* paraît aussi possible que la forme *mär* [= *mer*] jusqu'ici proposée. Avant les T'ang, la finale *n* pour rendre un *r* étranger, est normale, par contre ach. *kʿi̯ĕt*, pour transcrire *kel* (ou *kil*) étranger n'en reste pas moins aberrant. Le passage de la finale $t > \delta > r$ (*l*) n'est pas revolu avant le VIII[e] siècle (H. Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang*, pp. 41—44, 109). Ce n'est pourtant pas un cas isolé, ce qui donne à penser qu'il faut, éventuellement, compter dans les transcriptions du *Nan Ts'i-chou*, avec une prononciation méridionale d'un dialecte Wou.[49]

L'étymologie mongole du mot est impeccable. On a mong. lit. *kelemürči* «1. linguiste, philologue; 2. traducteur» (Kow. III, 2473), «interpreter» (Lessing 449); oïr. lit. *kelemürči* «interprète» (Pozdn. 281); kalm. *kelmr̥tsr̥* D «Redner, gesprächig, schwatzsüchtig» (Ramst. 223); ord. *kʿelemertšʿi* «qui parle bien, qui parle beaucoup» (Most. II, 412); khal. *chêlmêrč* «interprète» (Luv. 586); bour. *chêlmêršê(n)* «interprète, dragoman» (Čer. 586). Mong. > tourki *kälmärči* «interprète» (*Wou-t'i* I, 388).

C'est un dérivé du *kelemer, kelemür* qui, à son tour, est dérivé du verbe *kele-* «parler». Sur *-mar, -mer* (*-mur, -mür*), suffixe du *nomen agendi seu acturi*, voir G. J. Ramstedt, *Über die Konjugation des Khalkha-mongolischen*: *MSFOu* XIX, pp. 95—97; N. Poppe, *Die Nominalstammbildungssuffixe im Mongolischen*: *KSz.* XIX, p. 103, § 16.[50]

[48] Shiratori, pp. 32—33 (*kelemürči* ou *kelemeči* «Dolmetscher»); Pelliot, p. 255 (*kelmärčin* ou *kälämrčin* «interprète»); Boodberg, p. 170 (*kälmärčin* «interpreter»); Eberhard, p. 360 (*kälmürçin* «Mitteiler»); Bazin, p. 302, n° 126 (*kälmärčin* «messager»).

[49] Le *Nan Ts'i-chou*, dû à Siao Tseu-hien, neveu de l'empereur Wou-ti des Leang, a été composé vers 530; cf. O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* II, p. 3.

[50] M. Krueger nous fournit désormais une documentation fort riche sur les suffixes du mongol littéraire. Cf. John R. Krueger, *Mongolian Epigraphical Dictionary in reverse listing*. Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series, Vol. 88, Bloomington 1967. Voici un choix du suffixe *-mar, -mer* (Krueger, p. 65): *anamar* «curable» < *ana-* «to get well» (42), *ɣayiqamar* «wonderful» < *ɣayiqa-* «to wonder» (345), *atayarqamar* «enviable, arousing envy» < *atayarqa-* «to envy» (58), *küsemer* «desirable» < *küse-* «to desire» (508); *idemer* «eatable» < *ide-* «to eat» (400), *maytamar* «laudable» < *mayta-* «to praise» (520), *duralamar* «seductive» < *dural-* «to wish» (275), *nutuɣlamar* «good to be live in» < *nutuɣla-* «to settle down» (597), *üǰemer* «sight, exhibit» < *üǰe-* «to see» (1016), *ögiyemer, ögiyemür, öggüyemer* «generous, giving much» < *ögiye-* < *ög-* «to give» (632), *ǰögemer* «one who transports or carries; porter, carrier» < *ǰöge-* «to transport» (1075), *delgemer* «spreed, developed; propagation» < *delge-* «to spreed» (249), *ǰirgemer bilǰuuqai* «singing bird» < *ǰirge-* «to chirp» (1060), *baramar* «squanderer; destroyer» < *bara-* «to squander, destroy»

Ce vieux mot de civilisation apparaît encore, en mongol, sous la forme de *kelmeči* (*Tche-yuan yi-yu*; Ishida, p. 22, n° 515), *kelemeči, kelmeči* (transcription chinoise des Yuan et des Ming; Ligeti: *AOH* IX, 236); en ouigour tardif nous avons *kälämäči* «interprète» (Ligeti: *AOH* XIX, 172). Le terme turc proprement dit est *tilmäči, tilmač*; cf. P. Jyrkänkallio, *Zur Etymologie von russ.* tolmač «*Dolmetscher*» *und seiner türkischen Quelle*: *Studia Orientalia* XVII: 8, 1—11; J. Németh, *Die Geschichte des Wortes* tolmács «*Dolmetscher*»: *AOH* VIII, 1—8.[51]

2° 拂竹眞 *fou-tchou-tchen*, ach. *pi̯ʿuət-ti̯uk-tʃi̯ĕn*, lire *pürtükčin* «valet de service des relais postaux» (*NTC* LVIII, 3*b*).[52] Pour le second caractère

(84), *uyaramar* «mouving, touching» < *uyara-* «to be touched» (868), *ǰigsimer, ǰigsimür* «abominable» < *ǰigsi-* «to abhor» (1053), *ungsimar* «fit for reading» < *ungsi-* «to read», *bolumar* «possible, it seems possible» < *bol-* «to be» (118), *tesmer* «long-suffering patient» < *tes-* «to bear, endure» (807), *čoɣulmar* «pierced, drilled» < *čoɣul-* «to pierce» (195).

[51] On peut rattacher au mong. *kele-* «parler, avertir, dire, énoncer, nommer» (Kow. III, 2474), *kele, kelen* «langue (organe de la parole); langue, idiome» (Kow. III, 2470), les termes turcs suivants: Kašγ. γuzz *kälākü* «Rede» (Br. 103); Qiṣṣa-i Yūsuf *käläǰi* «Nachricht, Kunde, Gespräch» (Brockelmann, *'Ali's Qiṣṣa'i Yūsuf*, pp. 33, 53; la leçon *käläči* proposée par Br. ne doit guère être maintenue); osm. hist. *käläǰi* «Wort» (Brockelmann, *Altosmanische Studien* I : *ZDMG* LXXIII, pp. 27, 73), *keleǰi* «Wort, Gespräch, Gerede» (Vámbéry, *Alt-osmanische Sprachstudien*, p. 189), *keleci* (*geleci*) «söz, lâkırdı» (*Tarama Sözlüğü* I, 441); osm. dial. *käläǰi* «parole» (Cl. Huart: *Journ. As.* 1921 II, 210), *keleci* «mükâleme, müsahabe» (H. Zübeyr—I. Refet, *Anadilden Derlemeler*, Ankara 1932, p. 217), *geleci* (*Söz Derleme Dergisi* II, 604); AL *käläči ayt-, käläči qïl-* «erzählen» (Houtsma, p. 99). Cf. encore tchouv. *kala-* «sprechen, sagen» (Paas. 56) > tchér. *kelesäš, kelem, käläsem* «sprechen reden» (Räsänen: *MSFOu* XLVIII, 140). A propos du mot (turco-) mongol il est difficile de ne pas songer aux formes finno-ougriennes suivantes: fi. *kiele* «langue», lapon *kʼɛlla, gièllà*, id.; mord. *ķeľ, ķeľ*, id., voty. *kɨl* «langue; parole»; zyr. *kʲl* «langue; parole; mot»; vog. *kēl* «mot; bruit, rumeur, nouvelle», osty. *kèʌ*, id. (Szinnyei, *NyH.*[7] 23). Les mots fgr. sont inséparables des termes samoyèdes suivants: Yen. *sioδo, sioro*; Your. *še*, T. *sieja*, OS *šē, šr̥, sie, se*; K. *ši-kä*; Koïb. *seka, siul* (Setälä: *JSFOu.* XXX, 5 : 53; Paasonen: *KSz.* XV, 130—131). Selon Paasonen, les mots samoyèdes peuvent être rattachés soit aux termes finno-ougriens, soit directement aux équivalents mongols. A propos de quelques emprunts mandchous-tongous et turcs faits au mongol, voir L. Ligeti, *Mongolos jövevényszavaink kérdése* [A propos des emprunts d'aspect mongol du hongrois]: *Nyelvtudományi Közlemények* [Communications Linguistiques] XLIX, 1935, pp. 258—259.

[52] Shiratori, p. 33 (*putschik* «der Niedrige, Geringe», bour. *burtuk* «Dienerschaft»); Pelliot, p. 255 (**pürtükčin* ou **fürtükčin*; à son avis il s'agit d'une mauvaise transcription pour **bürtükčin* «valet du service des relais postaux»; sans équivalance); Boodberg, p. 175, note 11 (sans restitution, ni interprétation); Bazin, p. 303, n° 128 («petit

on peut rappeler chin. archaïque **tiôk* et surtout go-on *toku* (Karlgren, *Phonologie chinoise*, p. 895). L'initiale de l'ach. *p'i̯uət* n'était pas passée, à cette époque, à *f-*. La finale *-t*, dans ce mot, sert une fois de plus à rendre un *r* étranger.

Le mot doit être rattaché en effet aux mots suivants: mong. lit. *örtegeči(n)* «1. celui qui entretient les chevaux de postes; 2. postillon, valet de poste» (Kow. I, 588, «driver of a mail coach, coachman; one on postal relay duty» (Les. 643); kalm. *örtētšį* «Poststationsleute, Postmann» (Ramst. 300); ord. *örtˇōˇtšˇin* «gens chargés du service d'un relais, d'une station de poste» (Most. II, 540); khal. *örtóóčin* «postillon, cocher» (Luv. 331). Dérivé du nom *örtege*; cf. mong. lit. *örtege, örtöge(n)* «une station de poste, de relais» (Kow. I, 588), «relay system with stages about 20 miles apart («urton»); postal relay station; radio station; railway station» (Les. 643); oïr. lit. *örtō* «station de poste» (Pozdn. 43), kalm. Ö *örtē* «Poststation, Station, wo man Pferde für in Amtsgeschäften reisende hält» (Ramst. 300), üǰ. *örˇtˇō* «station postale, relais» (Kara 30); ord. *örtˇō* «station de poste, relais, nom qu'on donne aux divers endroits où un prince ou un haut fonctionnaire doit loger la nuit ou prendre son repas de midi en voyage» (Most. 540); khal. *örtóó(n)* «station; distance qu'on parcourt entre deux stations» (Luv. 331); bour. *ürtöö*, id. (Čer. 517). Mong. *örtege(n)* remonte à *örte-* «fournir des chevaux de poste».

Sont empruntés au mongol: tar., tchag., tourki *örtäng* «die Poststation, das Postpiquet» (Radl. I, 1235); touv. *örtēl* «1. station, station de poste; 2. distance parcourue entre deux stations» (Paljmbach 323*b*).

3° 咸眞 *hien-tchen*, ach. *γam-tśi̯ĕn*, lire *γi̯amčin* «fonctionnaire du relais postal» (*NTC* 58, 3*b*).[53] L'ach. *γam* n'a donné *γi̯am* que vers le X^e^ siècle

fonctionnaire de la poste»; restitué comme **bitigüčin* «scribe»); Eberhard, p. 360 («Stationsmeister am Hof»; *bitigüçin*): Kotwicz, *Rocznik Orientalistyczny* III, 1927, pp. 314—315, note 64 et XVI, 1953, pp. 336—341 (ce dernier article est réimprimé d'après les *Collectanea Orientalia*, No. 2, Wilno 1932, pp. 1—54) (Wei *fou-tchou*, mo. *örtege*, ma. *furdan*; ma. *furdan* «1. Querstrich; 2. Schlagbaum, Sperre; 3. Talsperre, Zollschranke, Engpass, Tor der Grossen Mauer», Hauer, p. 322, n'a rien à voir dans l'affaire); Ramstedt, *Kalm. Wb.*, p. 300, s. v. *örtē* (il se réfère, pour le mot tabghatch, à Pelliot).

[53] Shiratori, p. 30 (*han-chên* «der Mann, welcher in allen Provinzen wohin er reist, Postpferde benutzt»; *han* ou *yen* «Poststation»); Boodberg, p. 170, n° 5 (**yamčin*; «rider of the post»); Bazin, p. 303, n° 129 (**yamčin* «chef d'une station de poste); Eberhard, p. 360 («Stationsmeister in der Provinz»; *yamçin*); Kotwicz: *RO* XVI, pp. 329—336 (mong. *ǰam*, turc *yam*, ma. *giyamun*); Pelliot, *Sur yam ou ǰam «relais postal»*: *T'oung Pao* XXVII, pp. 192—195.

(Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan*, pp. 90—92), mais le go-on *gen* (Karlgren, *Phonologie chinoise*, p. 756) nous permet de supposer *γi̯am* bien avant cette date.

Le terme *γi̯amčin* a été rapproché, non sans raison, des formes mongole, turque et mandchoue.

Il est pourtant intéressant de voir que, dans le mongol, *ǰamčin* et *ǰamučin* «gens du relais postal», *ǰam* «relais postal» ne sont attestés dans cette acception qu'à l'époque mongole, dans les dialectes actuels *ǰamči* signifie «guide» et *ǰam* veut dire «chemin, route». En revanche, dans les langues turques *yamčï* «courrier» et *yam* «station postale» n'apparaissent qu'avec l'époque mongole.[54]

Voici les recoupements mongols: Hs *ǰamučin* «Postleute», *ǰam* «Post-(stelle), Relais» (Haen. 85); Hy *ǰam* «relais postal, route» (Lew. 27); mong. précl. *ǰamučin*, pl. (A. Mostaert—F. W. Cleaves: *HJAS* XV, 1952, p. 438), *ǰamud*, pl. «stations postales» (A. Mostaert—F. W. Cleaves, *Les lettres de* 1289 *et* 1305 *des ilkhan Aryun et Öljeitü ă Philippe le Bel*, p. 74); mong. lit. *ǰamči* «guide, conducteur», *ǰam* «l. route, chemin, voie; 2. province» (Kow. III, 2294, 2290); oïr. dial. *dzam* «chemin, route, voie» (Kara 135), kalm. *zamtšį* Ö «Wegweiser, Cicerone», *zam* «Weg, Landstrasse» (Ramst. 466); üǰ. *ǯam* «chemin, route» (Kara 10); ord. *ǯamtšˇi* ou *ǯamtšˇi kün* «guide pour la route», *ǯam* «chemin, route, voie, moyen» (Most. 185, 184); mong. orient. *ǰam* «route, chemin» (Rudn. 87); khal. *zamč(in)* «guide», *zam* «route» (Luv. 191); bour. *zamša* «guide», *zam* «route» (Čer. 264).

Le mot mongol est passé au tibétain où nous avons: documents du XIV^e^ siècle *'ǰa-mo-čhe* (< mong. *ǰamuči*) «fonctionnaire du relais postal» («Those who have a diploma», interprétation proposée par G. Tucci, *Tibetan Painted Scrolls* II, Roma 1949, p. 705, note 964, ne peut guère être admise); *'ǰam-mo*

[54] Le mot est assez pauvrement attesté dans le turc. On a toutefois: ouig. des Ming *yam* «station postale» (*AOH* XIX, 279); tchag. *yam* «cheval de poste» (PdC 535), *yamčï* «der Postillon, Postknecht» (Radl. III, 311); osm. *yam* «1. post-horse; 2. a post-driver; 3. a post-driver's cape or cloak, *yamǰï* «a driver and tender of post-boy» (Redhouse 2192, 2193). Le mot est en outre attesté dans les documents en langue turque de la Horde d'Or. Sont empruntés au turc: pers. *yām* «a post-horse, a relay-station, a post-house» (Steingass 1527), «cheval de poste, cheval de courrier» (Desmaisons IV, 365), *yāmǰī* «a keeper or herdsman of horses» (Steing.), *yāmčī* «qui soigne, qui garde les chevaux de poste» (Desm.); pers. *yām-ẖāna* «station postale» (Voc. sino-persan des Ming, 53*a*); arm. *iam* (Brosset, *Hist. de la Géorgie* I, 439, 457), Rubrouck *iam*; Marco Polo *iamb* «relais postal» (Pelliot, *Notes on Marco Polo* II, 748); russe ям et ямщик (Vasmer, *REW* III, 489, 490). Le chin. 站 *tchan* et le vietnamien *trâm* sont empruntés au mong. *ǰam* (Pelliot).

«station postale» (*Si-fan yi-yu*, vocabulaire sino-tibétain du Bureau des Traducteurs, A I, 18b; 33*a*); tib. cl. *'jam-mo* «post-stage» (Jäschke 175); cf. B. Laufer, *Loan-Words in Tibetan*: *T'oung Pao* XVII, 1916, p. 194, n° 176.

Au point de vue de la forme sien-pi, fort important est le recoupement mandchou: *giyamun* «1. Relaisposststation; 2. Relaispost, Kurierpost» (Hauer 364—365). Le ma. *giyamun* remonte à *gi̯am* qui est, cette fois encore, un ancien emprunt à un dialecte sien-pi.

Le sien-pi *gi̯am* (?< *γām*)[55] a donné en mongol *yam*, forme qui a abouti plus tard à *ǰam*; le turc *yam* est un emprunt fait au mongol.

4° 可薄眞 *k'o-po-tchen*, ach. *kʿâ-bʿâk-tśi̯ĕn*, lire *qabaqčin* «portier» (*NTC* LVIII, 3b).[56]

On explique ce terme tabghatch généralement par le turc: ouig. *qapayčï*, *χapayčï*, *χapïyčï* «gardien de la porte» (Pelliot: *T'oung Pao* XV, 1914, p. 268) < *qapay*, *qapïy*, *qapuy* «porte» < *qap-*, *qapa-* «fermer, enfermer».[57]

[55] Les textes tibétains préclassiques offrent un mot non attesté dans le tibétain classique qui est épelé *gam* ou *gams*. Selon F. W. Thomas, *Tibetan Literary Textes* II, pp. 7, 367 et III, 22, doit avoir le sens de «posting-station» et lui rappelle le mong. *ǰam*. Le mot tibétain revient dans des documents concernant les 'A-ža: c'est ce qui a donné l'idée de rattacher le terme *gam(s)* au mongol. Pour le moment ce n'est qu'une hypothèse gratuite.

[56] Shiratori, pp. 30, 33 («Torwächter»; turc *kapyg*, tatar *kapi*, *kapu*); Boodberg, p. 170 (*qapayčin* «doorkeeper»); Pelliot, p. 255, note (**qabaqčïn*, **qaβaqčïn* ou à la rigueur *qaꝑ ıγčïn* «portier»); Bazin, p. 302 (il se rallie à l'interprétation de Boodberg); Eberhard, p. 360 («Torwächter»; *qapuyçïn*). Sur une étymologie mongole possible, en face de l'étymologie turque presque généralement adoptée, voir mes remarques, dans *Magyar Nyelv* XXX, 1934, pp. 207—208.

[57] Les recoupements turcs sont: ouig. *qapayčï*, *χapayčï*, *χapïγčï* «gardien de la porte» (Pelliot, *KP*, p. 269); QB *qapuγčï* (*DTS* 421); IM *qapïγčï* (Battal 37); AL *qapučï* «Torwächter» (Houtsma 87; emprunt à un dialecte non kiptchak); tat. Kaz. *qapučï* (livresque, désuet) (*TRS* 227); kmk. *qapuču* (*RKmS* 761); az. *gapïčï* «gardien de la porte, portier» (*ARS* 44); osm. *kapıcı* «door-keeper, porter, concierge» (Hony 183); tkm. *gapïčï* «mendiant, quémandeur» (*TRS* 154; au sens de «gardien de la porte», on a *gapï garavulï*, *RTS* 564); emprunt au turc: pers. *qābūčī* «a gate-keeper» (Steing. 946), *qāpūčī* «a porter, a doorkeeper; a gate-keeper» (Haïm II, 507), *ǧāpučı*, *ǧāpičı* «Pförtner, Portier» (Jnk.—Alavi 563); pour le même mot, dans l'arabe, dans les langues du Caucase et des Balkans, voir Doerfer, *TMEN* III, 374. Le mot formant la base du dérivé est répandu sur une aire bien plus vaste: turc Orkh. *qapïy*, dans *Tämir qapïy* (Orkun, *ETY* IV, 167; T. Tekin, *A Grammar of Orkhon Turkic*, 341); ouig. *qapay* (Pelliot, *KP*); ouig. des Ming *qapï* (*AOH* XIX, 162; XXII, 29); Kāšγ. *qapuγ* «Tor» (Br. 145); Tefs. *qapuγ*. *qapu* (Bor. 198, 199); QB *qapuγ* (*DTS* 421); tchag. *qapuγ*, *qapuq* «der Torweg» (Radl. II, 416), *qapu* «porte» (PdC 392); AL *qapu* (Hout.

Pour engageante qu'elle paraisse, l'étymologie turque reste difficilement admissible dans un milieu nettement mongol. Par ailleurs, elle a l'inconvénient d'être basée sur des faits relativement récents et de ne pas tenir compte de ce que le mongol du V^e^ siècle pouvait offrir pour ce mot.

A mon avis il faut toujours partir du verbe «fermer», mais seulement tel qu'il se présente en mongol. L'équivalent du verbe turc *qap-*, *qapa-* apparaît en mongol, tout régulièrement, sous la double forme *qaγa-* ~ *qab-*.

Hs *qa'a-* «fermer, encercler», *qa'atai tergen* «char ayant une porte», *qa'alqa* «porte» (dans *tergen-ü qa'alqa* «porte du char») (Haen. 54); Hy *qa'a-* «fermer», *qa'alqa* «battant de porte» (Lew. 40); IM *qālγa* «porte» (Po.: MA 444); mong. lit. *qaγa-* «fermer, fermer à clé», *qaγaγči* «he who closes, obstructs or bars» (Les. 905), *qaγaγdaqun* «obstacle, impediment, hindrance» (Les. 906), *qaγalγa*(*n*) «gate, door» (*ibid.*), *qaγalγači*(*n*) «doorkeeper, gatekeeper» (*ibid.*), *qaγalta* «closing, shutting, shutters; bar, barrier» (*ibid.*); oïr. lit. *χā-* «fermer, clore», *χālγa* «porte» *χālγatai* «fermé» (Pozd. 75, 82); kalm. *χā-* «zuschliessen, zumachen, verbieten (z. B. das Betreten einer Wiese), *χādl̥* «das Zuschliessen, Verschliessen, Zuriegeln, Verbieten, Verhindern», *χālγɒn* «das Zuschliessen, Zumachen», *χāγūl* «Schlagbaum über einen Weg od. vor einer Tür)», *χāltɒ*, *χāmtɒ* «Einfriedigung, alles womit etwas verschlossen wird» (Ramst. 175); ord *χā-* «fermer, enfermer, couvrir, recouvrir, etc.», *χāɢɒal* «empêchement, obstacle», *χālga* «porte, porte à deux battants; vantail, battant de porte», *χalga'tš'i* «portier; fonctionnaire d'Üšin», *χā'tš'a*, *χā'tš'i* «porte en branches tressées pour fermer un enclos pour le bétail» (Most. 320, 324, 328, 343); khal. *chaa-* «fermer», *chaagč* «celui qui enferme», *chaalga*(*n*) «porte», *chaalgač* «portier», *chaalt* «barrière» (Luv. 491, 492); bour. *chaa-* «fermer», *chaagša* «celui

87); AH *qapu* (Caf. 69); TZ *qapu* (Ata. 184); kkalp. *qapï* (*RKkS* 177); tat. Kaz. *qapu* (livresque, désuet) (*TRS* 227); kmk. *qapu* (*RKmS* 104); nog. *qapï* (*NRS* 147); tourki *qapuq* (*Wt.* II, 2859); az. *gapï* (*ARS* 44); osm. *kapı*, *kapu* «door; gate; situation; employment» (Hony 182); tkm *gapï* (*TRS* 154). Un autre mot signifiant «portier»: tat. Kaz. *qapqačï* «gardien de but (sport)» (*TRS* 225); bachk. *qaχqasï*, id. (*BRS* 321); kirg. *qapqačï* «portier» (Jud., *KRS* 1940: 363); cf. Kāšγ. *qapγa* «grande porte» (Atalay 263, Br. deest); IM *qapγa* (Battal 37); tat. Kaz. *qapqa* (*TRS* 225); bachk. *qapqa* (*BRS* 321); özb. *qopqa* (*URS* 622); kirg. *qapqa* (Jud.); kzk. *qapqa* «gate, gates» (Shnit. 258); tchouv. *χapχa* «das Tor» (Paas. 34). Enfin un troisième mot pour «portier», formé sur le même thème: arm.-kip. *χabaχči* «portier, concierge» (Tryjarski, *DAK* I, 437); kar. L. *kabakcy* «Türsteher» (Mard. 37); cf. com. CC *qabaq* «Tor, Pforte» (Gr. 188); kar. L *qabaq* «Torweg» (Radl. II, 438), *kabak* «Tor» (Mard. 37); kar. T *kabaχ* «Tor, Pforte» (Kow. 207); krč. *qabaq ešik* «porte» (*RKBS* 82).

qui enferme», *chaalga* «porte», *chaalgaša* «portier», *chaalta* «obstacle, empêchement» (Čer. 526).

Emprunt au mongol: ma *qa-* (à la rigueur *qā*) «1. (ab)sperren, aufhalten, stauen; 2. umzingeln, belagern» (Hauer 571).

Mong. lit. *qabqaγ* «couvercle d'une tasse, d'une pipe ou d'une autre vaisselle» (Kow. II, 758), «cover, lid; valve» (Les. 901), *qabqaγasu*, id. *qabqaγtu* «qui a un couvercle, avec un couvercle», *qabqaγla-* «couvrir d'un couvercle» (Kow. II, 758); oïr. lit. *χabχaγ* «couvercle», *χabχaγtu* «tortue», *χabχayla-* «fermer avec un couvercle» (Pozdn. 77), kalm. *χawχāsŋ* «Deckel», *χamχɒγ* «Deckel (einer Kiste, eines Topfes, u. a.), *χamχɒktɒ*, *χawχɒntɒ* «Schildkröte» (Ramst. 174); ord. *ɢawχᵘak* «couvercle», *ɢawχᵘāsɣ*, id. *ɢawχᵘagla-* «couvrir, fermer au moyen d'un couvercle» (Most. 300); khal. *chavchag*, *chavchaas* «couvercle», *chavchagla-* «fermer avec un couvercle» (Luv. 494); bour. *chabchag* «couvercle», *chabchagla-* «fermer avec un couvercle» (Čer. 530).[58]

Oïr. lit. *χabχan* «porte» (Pozdn. 77) et kalm. *χawχɒ* «Tor, Tür» (Ramst. 173) sont des emprunts faits au turc.

Or le mong. *qaγa-* ∼ *qaβa-* ∼ *qaba-* «fermer» pouvait avoir, en vieux mongol, un dérivé **qaγaγa*(*n*) > **qabaγa*(*n*) «porte»; à partir de ce dernier on peut poser, en vieux mongol, **qabaγačin* > **qabaqčin* «portier». En outre, *qabaγačin* > *qabaqčin* «portier, gardien de la porte» peut être expliqué aussi bien comme le nom d'agent du verbe *qaβa-*, *qaba-* «fermer», formé au moyen du suffixe *-γačin*, *-gečin* (cf. infra *bičigečin*).

5° 比德眞 *pi-tö-tchen*, ach. *bʿji-tək-tʻśi̯ĕn*, lire *bitekčin* «secrétaire» (*NTC* LVIII, 3b).[59]

[58] Kāšγ. *qapγāq* «Deckel» (Br. 145); tchag., tourki *qapqaq* «die Hülle, Decke» (Radl. II, 419); tél., tob. *qapqaq* «der Deckel, die Stürze, Hülle» (*ibid.*); alt., tél., chor, léb. sag., koïb., kirg. *qaqpaq* «1. der Deckel eines Gefässes; 2. (kirg.) die beiden Flügel des Tores oder der Tür; 3. (sag.) der Schädel» (Radl. II, 69); arm.-kip. *χapχaχ* «couvercle» (Tryjarski, *DAK* I, 448); özb. *qopqoq* «couvercle» (*URS* 323); yak. *χappaχ* (Pek. 3319); krm., osm., az. *qapaq* «der Deckel, die Stütze, Decke, der Propfen» (Radl. II, 405); tkm. *gapak* «couvercle» (*TRS* 153); tchag. *qapaq* «couvercle» (PdC 390); tat. Kaz., chor *qapaq* «der Deckel» (Radl. II, 435). Pour d'autres recoupements, voir Doerfer, *TMEN* III, pp. 414—415.

[59] Shiratori, pp. 30, 31 («Kanzlist»; turc *bitig* «Schrift», *piti* «schreiben»; mong. *bitschik*, ma. *bitche*); Boodberg, p. 170 (**bitäkčin* ou **pitäkčin* «scribe», turco-mong.); Pelliot, pp. 254—255, note (**bitägčin* ou *bitäkčin* «secrétaire»); Bazin, p. 300 (**bitigčin* «préposé aux écrits», mot pré-turc); Eberhard, p. 360 («Schreiber»; *bitigçin*).

L'interprétation turque est ici encore hors de cause. Les formes turques les plus anciennes sont *bitigüči* et *bitkäči*, quant à *bitikči*, il remonte à une époque relativement récente.[60]

[60] L'histoire du mot en turc est intéressante. Dans les documents les plus anciens on a: a. turc *bitkäči*, *bitgäči* «scribe» (Orkun, *ETY* IV, 29); ouig. *bitkäči* «Schreiber» (*TTT* VI, p. 85); la dérivation du syr. *peṭqā* «document» proposée, sur la suggestion de Schaeder, par Gabain n'est pas convaincante (*TTT* VI, p. 72, note 264). On serait tenté de rattacher cette forme à ouig. *bitigäči* «scribe», *bitigäči oylan* «disciple» (*DTS* 103). Un autre dérivé: ouig. *bitigüči* «scribe» (*TTT* VI, p. 74); tchag. *bitigüči*, *bitgüči* «écrivain» (PdC 181); cf. Kāšγ. *bititgüči* «chargé de copier» (Atalay 97), *bititdäči*, id. (*ibid.*). Enfin, ouig. *bitigči* «scribe» (Radl., *Uig. Spr.* 269); Tefs. *bitigči* (Bor. 105); QB *bitigči* (*DTS* 103); tchag. *bitikči* (Radl. IV, 1775); Ḫusr. *bitikči* (Zaj. 34); Tefs. *bitigči* (Bor. 105); IM *bitikči* (Battal. 20); com. CC *bitikči* «Schreiber» (Gr. 61); AL *bitikči*, id. (Hout. 60); kar. L *bitikci* «Briefträger» (Mard. 16); tourki *bitikči* «writer» (Jar. 56); osm. *bitikǰi* «a scribe or clerk in an office (obsolete in Turkey)» (Redhouse 339). Emprunts au turc: pers. *bitikčī* «Sekretär, Staatschreiber» (Doerfer, *TMEN* II, 264—267); mong. *bitikči* (*AOH* XVIII, 295—296). Les mots turcs *bitkäči*, *bitigäči*, *bitigüči*, *bitgüči* et *bitigči*, *bitikči* sont les dérivés soit de *biti-* «écrire», soit de *bitig* (*bitik*) «écrit», les deux sont bien attestés dans les langues turques anciennes et modernes. A. turc (écr. run.) *bitig* «écrit», *bitig taš* «stèle d'inscription», *irq bitig* «livre de divination» (Orkun, *ETY* IV, 28—29; T. Tekin, *Grammar* 316); ouig. *bitig* «Schrift, Geschriebenes, Buchstabe, Brief, Testament, Buch» (Gabain, *Altt. Gr.* 303); ouig. des Ming *bitig* «livre; oeuvre littéraire; lettre» (*AOH* XIX, 143; XXII, 17); Kāšγ. *bitig* «Schreiben, Schrift» (Br. 38); Tefs. *bitig* «livre; écrit» (Bor. 104); tchag. *bitig*, *biti* «écrit, lettre» (PdC 181); com. CC *bitik* «Schrift; Buch; Lagerverzeichnis», *bitiv*, *bitüv* «Schrift» (Gr. 61; ces dernières sont des formes dialectales); AL *bitik* «Schrift» (Hout. 60); AH *biti*, id. (Caf. 19); arm. -kip. *bitik* «écriture, écrit, lettre, livre» (Tryjarski, *DAK* I, 143); TZ *bitik* (Ata. 153); Qaw. *bitik* «Schriftstück» (Tel. 306); s. yög. *pitiγ*, *pitiq* «livre, lettre, écrit» (Mal. 96); sal. *pišti* «écriture, écrit» (Kak. 143); osm. *bitik* «1. a written document; an inscription; 2. a written amulet (obs.)» (Redhouse 339), *biti*, id. (*op. cit.* 340). Le verbe même est un peu plus modestement représenté: a. turc *biti-* (*DRS* 103); ouig. *biti-* (ibid.); Kāšγ. *biti-* (Ata. 95); Tefs. *biti-* (Bor. 104); (Radl. IV, 1345); tchag. *biti-* «écrire» (PdC 182); com. CC *biti-* «schreiben» (Gr. 61). Le turco-mongol *biti-* «écrire» est ramené généralement au chin. 筆 *pi*, ach. *pi̯ĕt* «pinceau; écrire au pinceau». A vrai dire, le mot chinois a été emprunté, sous les T'ang, comme *bir*, *biir*, à la rigueur *pir*, *piir* par l'ouigour (Csongor: *AOH* II, 1952, 118). Par l'intermédiaire de l'ouigour le mot est passé dans le mongol dès le XIVe siècle sous les formes *bir* et *bigir* (Lessing 105: «writing and painting brush»); il a survécu dans les dialectes actuels: oïr. lit. *bir* «pinceau» (Pozdn. 128). oïr. dial. *bīr*, *kitad bīr* «pinceau chinois» (Kara 129), kalm. *bīr* «Schreibpinsel, Tuschpinsel» (Ramst. 47); ord. *Bēr* «pinceau à écrire» (Most. 65); gor., tum., a. khor., d. beise *bir*, *bīr*, id. (Rudn. 70); khal. *bijr* «pinceau» (Luv. 69); bour. *biir*(*ê*), id. (Čer. 102). Le tib. *pir* «brush, pencil» (Jäschke 323) remonte directement au chinois des T'ang (Laufer: *T'oung Pao* XVII, 1916, p. 509, n° 229). Plus tard, le mot chinois *pi* réapparaît encore dans le joutchen des Ming comme *fi* (éd. Grube, p. 91) d'où il est passé dans le ma.

En mongol nous avons: en transcription chinoise des Yuan, *bičēči* «scribe, secrétaire» (Chavannes: *T'oung Pao* V, 1904, p. 431; Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, p. 257; Ratchnevsky, *Un Code des Yuan, p.* 54),[61] Hy *bičēči* «secrétaire» (Lew. 19); IM *bičēči*, id. (Po. 433), MA *bičēči* (Po. 118); mong. précl. *bičigeči* (*Srn.* 85d, *Mongol Nyelvemléktár* VI, p. 39); mong. lit. *bičigeči* «scribe, copiste, secrétaire, régistrateur» (Kow. II, 1150); oïr. lit. *bičēči* «scribe» (Pozdn. 127), oïr. dial. *bitšētš* «scribe, secrétaire» (Kara 129), kalm. *bitšētšɨ* «Schreiber, Sekretär» (Ramst. 46); ord. *вi˘tš˘ē˘tš˘i* «scribe, secrétaire» (Most. 71); tum. *bičēči*, id. (Rudn. 70); khal. *bičēēč* (Luv. 71); bour. *bešēēšē* (Čer. 149). Le mong. *bičigeči* < *bitigeči* est un nom d'agent du verbe *bičі-* < *biti-* «écrire» formé au moyen du suffixe *-γači, -geči*; sur ce dernier voir Poppe, *Die Nomalstammbildungssuffixe im Mongolischen*: *KSz.* XIX, pp. 94, 111.[62]

Emprunt au mongol: touv. *bizāči* «gestionnaire; scribe» (Paljm. 93).

Hs *bičі-* «écrire» (Haen. 15); Hy *bičі-* (Lew. 19); en écr. 'phags-pa *bičі-* (Po. 120); IM *bičі-* (Po. 118), MA *bičі-* (Po. 433); mong. lit. *bičі-* «écrire, inscrire» (Kow. II, 1150); mog. R *bičinà*, Mr, M *bičі·na*, Zirni *bičikū* «to write»; oïr. lit. *bičі-* (Pozdn. 127), kalm. *bitšɨ-* Ramst. 47); ord. *вi˘tš˘i-* (Most. 71); khal. *bičі-* (Luv. 71); bour. *bēšē-* (Čer. 149).

Sont empruntés au mongol: alt., tél. *pičі-* «schreiben» (Radl. IV, 1349); léb. *pĭǰі-* (Radl. IV, 1350).

Hs *bičik* «Schrift, Buch, Schriftstück» (Haen. 15); Hy *bičik* «écrit, document écrit, lettre» (Lew. 19); en écr. 'phags-pa *bičig* «writ, letter» (Po. 120); IM *bičik* «écrit, document», MA *bičik*, V I *bičik* (*AOH* XIV, 20); mgr. *p'uɓźiɢ* «écriture, écrit, lettre, missive, livre, contrat, certificat», š. yög. *putšik*, id. (SM 305; emprunté à un dialecte mongol, car le verbe *bičі-* n'a pas survécu dans le mgr. et dans le š. yög.); mong. lit. *bičig* «écriture, inscription, lettre, livre, composition littéraire» (Kow. II, 1148); oïr. lit. *bičiq̄* «lettre, écrit, document» (Pozdn. 127), kalm. *bitšɨɢ* «Schrift, Schreiben» (Ramst. 47); ord. *вi˘tš˘ik* «lettre, écriture, écrit, épître, missive» (Most. 71); khal. *bičig* (Luv. 70); bour. *bēšēg* (Čer. 149).

Emprunts au mongol: yak. *bičik* «Muster, Verzierung; kleine Muster» (St. Kałużyński, *Mongolische Elemente*, 21); alt., tél., sag. *pičik* «die Schrift,

(*fi* «Schreibstift, Griffel, Pinsel», Hauer 290). Le passage *pi* > *fi* est aberrant, il s'explique, en joutchen, par *pi* > *bi* > *vi* > *fi*. L'étymologie chin. *pi* > turco-mong. *biti-* n'est pas impossible, cependant sur deux points elle demande, une explication. Sa voyelle thématique *i*, du point de vue chinois, est indéfendable; la voyelle thématique, en face du thème consonantique du chinois, s'explique mal dans le turc, mais elle ne pose pas de difficulté en mongol. L'initiale *p-* de l'ancien chinois (pour rester dans la terminologie de Karlgren) remonte, en chinois archaïque, dans ce mot, à *pl-* (**pliə̯t*). Le mot *biti-* est attesté, en turc dès le VIII[e] siècle, la forme tabghatch est valable pour le V[e] siècle. Cela veut dire qu'avec le mot tabghatch nous ne sommes pas très loin du terme chronologique à partir duquel il faut déjà compter, à l'initiale, avec le groupe consonantique *pl-*. Dans la transcription des noms étrangers elle est toutefois suffisamment assurée sous les Han; cf. E. G. Pulleyblank, *The Consonantal System of Old Chinese*: *Asia Major* IX, 1962, pp. 122—126. Si le verbe *biti-* «écrire» remonte en effet au chinois, ce mot de civilisation a dû passer, dans les limites chronologiques possibles, soit au tabghatch, soit au jouan-jouan (éventuellement à l'éphtalite), langues où l'on peut compter avec l'écriture. Ce tableau ne doit pas être grandement modifié même si l'on suppose que *biti-* constitue un ancien élément du lexique indigène et que son acception «écrire» est secondaire. Toutefois on peut compter avec un développement sémantique pareil à propos d'un autre mot «altaïque»: «gratter, racler» > «dessiner» > «écrire». Cf. Kāšγ. *yaz-* «schreiben» (Br. 83); krm., tat. Kaz., com., osm., kar. L, T *yaz-* «schreiben, zeichnen» (Radl. III, 226); mong. lit. *ǰiru-* «to draw (as a line or picture); to scratch; to strike (of a match)» (Les. 1060), «tirer une ligne, peindre; dessiner; calculer» (Kow. III, 2360); kalm. *zur-* «ritzen, zeichnen, schreiben» (Ramst. 481); ma., *niru-* «zeichnen, malen» (Hauer 710).

[61] En transcription chinoise *pi-chö-tche*. Le car. [illegible] *chö*, suppose une forme ach. *źi̯a*, anc. mand (en écr. 'phags-pa) *źė*; cette série d'évolution représente un dialecte autre que celui du *Ts'i-yun* qui a ach. *d'źi̯a*, anc. mand. (en écr. 'phags-pa) *čė* Dans ce dialecte on attendrait *tch'ö* pour le mand. moderne qui sert, très régulièrement, à transcrire une syllabe étrangère *če* (ou *čē*). L'anomalie de cet ordre se présente assez souvent dans les transcriptions à partir des T'ang; à ce propos voir mes remarques dans *AOH* I, p. 162 et suiv.

[62] Cette fois encore l'*Epigraphical Dictionary* de M. Krueger (p. 31) nous permet de dresser une liste des dérivés en *-γači, -geči* les plus importants: *urbayači* «fickle or inconstant (person); turncoat» < *urba-* «to turn around or aside» (880), *alayači* «killer; executioner; butcher» < *ala-* «to kill; to butcher» (26), *udqačilayači* «one who pretends to be an intellectual or an educated person» < *udqačila-* «to speak or interpret in a scholarly manner» (862), *čučayači* «transgressor, violator (of law)» < *čuča-* «to undo, untwine, untwist» (204), *ǰoliγači* «redeemer, liberator, savior» < *ǰoli-* «to ransom, redeem», (1070), *qonǰiγači* «speculator, profiteer» < *qonǰi-* «to win a game; to profit», *qarbuγači(n)* «archer, chooter» < *qarbu-* «to shoot (an arrow or firearms)» (936), *ǰiruγači(n)* «painter, artist, draftsman» < *ǰiru-* «to draw» (1060); *ebdegeči* «wrecker, destroyer» < *ebde-* «to destroy» (285), *eǰelegeči*» «possessor; ruler» < *eǰele-* «to possess; to dominate, rule» (336), *mergelegeči* «fortuneteller» < *mergele-* «to divine, predict; to tell fortunes» (537), *bičigeči* «clerc» < *bičі-* «to write» (102), *sinǰigeči* «fortuneteller; explorer» < *sinǰi-* «to look over carefully; examine» (714), *kesügeči* «wanderer, loafer» < *kesü-* «to wander, rove» (460). Nous n'avons pas fait état des dérivés en *-γači, -geči* où, en réalité, nous avons affaire à de simples noms d'agent en *-či* ajouté à des noms formés au moyen du suffixe *-γa(n)*, *-ge(n)*: *qobsuraγači* «slanderer» < *qobsuraγa(n)*» calumny, slander» < *qobsura-* «to sow discord; calumniate, slander»; etc.

der Brief, das Schriftstück, das Buch» (Radl. IV, 1349); léb. *pïǰik* (Radl. IV, 1350); touv. *bižik* (Paljm. 93); hak. *pičik* (Bask. 153).

Il faut rattacher soit à *bičï-* «écrire», soit à *bičig* «écrit»: mong. lit. *bičigči* «écrivant, scribe, copiste» (Kow. II, 1151); mgr. *p'uƀźigťši* «scribe, écrivain» (SM 305); mog. Mr, M *bičiχči* «scribe» (d'après l'auteur), mog. Zirni *bičiχči*, id. (Iwam. 147).

Emprunts faits au mongol: alt., tél., sag. *pičikči* «1. der Schreiber, der Verfasser einer Schrift; 2. schriftkundig» (Radl. IV, 1349); hak. *pičikči* «lettré, qui sait lire et écrire» (Bask. 153).

Les langues mandchoues-tongouses nous offrent: joutchen des Ming *bitχe* «livre» (Bureau des Traducteurs; éd. Grube, p. 290), *bitχe* «écriture, écrit» (Bureaux des Interprètes; éd. Ishida, p. 51); ma. *bitœ* «Schrift(zeichen), Schriftstück; Brief, Buch» (Hauer 98); nanaï *bičχê* «lettre, document» (Petrova 23); ol. *bithə* «lettre» (Petrova 114); or. *bitihö, bičiχö* «writing, letter» (Schm. 26); neg. *bitχö, bituχö* «a book, a letter» (Schm. 11); orok *bitihō̄* «livre, lettre» (Nakanome 98); sol. *biteg, bitig* «lettre; inscription» (Po. 44).

Emprunté au solon: dah. H *bi't'ęg* (Po. 71), Ts. *bi't'ĭg, bi't'iγ* «livre» (d'après l'auteur»).

Toutes ces formes mandchoues-tongouses remontent à une seule source qui est représentée par le mandchou et le joutchen des Ming: *bitig* ou *bitiχ*. Par addition d'une voyelle finale (en ma. la finale *g* ou *χ* est inadmissible[63]) et par la syncope de la voyelle de la deuxième syllabe, elle a abouti régulièrelement à *bitχe*. Ce nom, isolé de son verbe dont il est le dérivé, est en mandchou, plus exactement en joutchen un emprunt à un dialecte sien-pi où les passages *ti* > *či* et *di* > *ǰi* n'étaient pas encore révolus.

[63] Il est intéressant de voir que, sous les Ming, les idéogrammes joutchen désignant des noms offrent toujours une racine vocalique et que le suffixe *-n* final est noté par un caractère syllabique à part qu'il faut lire selon le *fan-ts'ie* chinois. On a donc *AMBA-an* «grand», *EDU-un* «vent», *ALI-in* «montagne», *FO-on* «temps». Il semble toutefois que, sous les Kin il faille compter avec un certain nombre de racines consonantiques; il faut lire à cette époque *GUR-un* «royaume, pays» en face de *GURU-un* des Ming. Sous les Kin on lisait encore, entre autre, *ǰARГUL* «loup» au lieu du *ǰARГU* des Ming. Les caractères syllabiques, même sous les Ming, peuvent avoir les finales consonantiques *n*, *l*, *r*, *g* (*k*): *sol-go* «Corée», *dir-γa-la* «se réjouir», etc. Il convient de faire remarquer que le nanaï, idiome très voisin du mandchou, offre, pour les noms, les finales consonantiques *n*, *l*, *r*, *g*; cf. V. A. Avrorin, *Grammatika nanajskogo jazyka* I (Moskva—Leningrad 1959), pp. 131—133.

6° 契害眞 *k'i-hai-tchen*, ach. *k'iei-γâi-ťśi̯ĕn*, lire *qitγaičin* «assasin [bourreau]» (*NTC* LVIII, 3b)c[64]

Le mot est attesté dans Hs *kidu'ači* «Mörder, Mordgesell».[65] C'est un nom d'agent formé au moyen du suffixe *-γači, -geči* (voir *supra*) sur un verbe qui est bien attesté en mongol: Hs *kidu-* «töten, niedermetzeln» (Haen. 101); mong. lit. *kidu-* «couper, tuer, assassiner» (Kow. III, 2527; Kow. lit. *kitu-* qui est, peut-être, en tant que variante, correcte), «to cut; to massacre, slaughter, kill; to annihilate, destroy» (Les. 464); oïr. lit. *kitu-*, *kidu-* «couper; tuer» (Pozdn. 285), kalm. *kud-* «vertilgen, zerhauen, vernichten» (Ramst. 244); ord. *χu̯ɒu̯-* «tuer un grand nombre d'individus, exterminer» (Most. 363); khal. *chjad-* «tuer, exterminer; annihiler; massacrer» (Luv. 595); bour. *chǰuda-*, id. (Čer. 633).[66]

Un nom d'agent est formé sur le même verbe au moyen du suffixe *-γči*,

[64] Shiratori, pp. 30, 34 («Mörder»; mong. *khagal-* «schneiden», *kitu-* «ermorden»); Boodberg, p. 175, note 11 («executioner»; turco-mong. *kes-* «to cut», mong. *kituγa* «sword»); Bazin, pp. 303—304 (**kätkäγčin* «préposé à la hache; bourreau»; mot pré-turc); Eberhard, p. 360 («Scharfrichter»; *käsägčin*). Parmi les noms de charge tabghatch reproduits par le *Nan Ts'i-chou* il ne peut évidemment pas s'agir d' «assassin», mais de «bourreau». Pour le chinois, l'interprétation correcte («executioner») a été fournie déjà par M. Boodberg, pour le mong. cf. mong. lit. *alaγači* «killer; executioner; butcher» (Les. 26).

[65] Hs § 181, VI, 41*b*: *Senggüm ügülerün keli qan ečige ke'egü büle'e kidu'ači ebügen ese'ū ke'egü büle'e* (éd. Ligeti, dans *MNyt.* III, Budapest 1964, p. 116), «Senggüm dit: Quand avait-il parlé «(mon) père-roi»? N'avait-il pas parlé «veillard-assassin»?». Ce passage n'a pas été recueilli par Blo-bzan bstan-'jin dans son *Altan tobči*, mais nous le retrouvons chez Rašīdu-'d-Dīn, l'historien persan: *Sangūn guft . . . va pidaramrā ki χān pidar mēguft kīdīšī abūgān mēguft* (Berezin I, p. 230; trad. Smirnova, p. 131). Le mot *kīdīšī*, répondant au mong. *kidu'ači* ou *qidu'ači*, est altéré dans le seul ms E qui a maintenu ce passage; cf. encore Doerfer, *TMEN* I, pp. 487—488. L'expression mongole *qidu'ači ebügen* est rendue, par l'intermédiaire persan (altéré?), comme 老奴 *lao-nou* «vieille canaille», dans le *Cheng-wou Ts'in-tcheng-lou* (éd. Wang Kouowei, f. 59*a*).

[66] Pour le mot mongol Ramstedt (*loc. laud.*) a proposé comme correspondants turcs: ouig. *qïd-*, tél., osm., kirg. *qïy-*, id. Dans les inscriptions de l'Orkhon (et non pas dans l'ouigour) un verbe *qïd-* est en effet attesté, mais son interprétation demeure douteuse: «sich an etwas in feindlichem Sinne machen, vernichten» (Radl. II, 790), «angreifen (?)» (Gab., *Altt. Gr.* 329); «laisser aller, laisser, partir (?)» (*DTS* 440), *ïqïd-* «? to give shelter» (T. Tekin, *Grammar*, 332). J'ai signalé dans l'ouigour des Ming *qïd-* «accompagner, s'associer» (*AOH* XXII, 31). Par contre on doit considérer: osm. *kıy-* «mince, chop up fine; slaughter, massacre» (Hony 203); tkm. *gïy-* «couper; blesser» (*TRS* 229); chor, tat. Kaz., krm., osm., az., *qïy-* «einem etwas in feindlichem Sinne antun, Jemand angreifen, vernichten, Jemand töten» (Radl. II, 690). Ces formes peuvent remonter à a. turc *qïd-* correspondant régulier du mong. *qidu-*.

-gči (Ramst, *Konjugation*, pp. 103—104): mong. lit. *kiduyči* «murderer, assassin» (Les. 414); khal. *chjadagč* «massacreur» (*Mongol chělnij tovč tajlbar tolĭ*, 770); bour. *chjudagša*, id. (Čer. 633).

Voir encore mong. lit. *kiduyan* «slaughter, carnage» (Les. 464); khal. *chjadaan*, id. (Luv. 595). Cf. mong. lit. *kituγ-a, qutaγ-a, qutuγ-a* «knife, knife-like cutting tool or weapon» (Les. 475); oïr. du XIII[e] siècle *hudγa* «couteau»; Hs *kituqai* «Messer, Schwert» (Haen. 102); mog. *qətγai* «couteau» (*AOH* IV, 136); à propos de ce terme voir mes remarques, dans *AOH* XIV, 501—51, XVII, 344—345.

7° 莫堤比 *mo-t'i-pi*, ach. *muo-d'iei bji*, lire *modi bi* «chef militaire de province».[67]

Nom de charge composé de deux éléments dont *modi* peut être rattaché aux formes suivantes: mong. lit. *moǰi* «gouvernement, province» (Kow. III, 2043), *muǰi* «province, region, area», *muǰi-yin noyan* «governor of a province or district, local chief» (Les. 554); kalm. Ö *mudžᵎ* «Volk, Volksart, Provinz» (Ramst. 268); ord. *muɒži, mu̯ɒži* «province» (Most. II, 473); khal. *muž* «région, province; gouvernement» (Luv. 248); bour. *možo* (Čer. 316).

Sur le *moǰi*, voir P. Ratchnevsky, *Un Code des Yuan* (Paris 1937), p. 139, note 1.

Le terme *bi* est sans doute identique au second élément de plusieurs noms de charge (cf. Bazin, p. 306, n° 136; p. 309, n° 138), toutefois sans restitution satisfaisante.

8° 宥連 *yeou-lien*, ach. *jiu̯-lien*, lire *üglen* «nuage» (*We-chou*, CXIII, 44a).[68] *Yeou-lien* était un nom de clan chez les Tabghatch du Sud, il a été remplacé plus tard par sa traduction chinoise 雲 *Yun* «nuage».

A partir des T'ang, dans les transcriptions chinoises, ach. *jiu̯* sert à rendre une syllabe étrangère *iu* ou *eu* (*iü* ou *eü*), éventuellement *ū* (*ǖ*). L'initiale *j-* qui a gêné M. Bazin ne fait donc pas de difficulté (j'y reviendrai ailleurs). Cependant cette restitution (qui donnerait *eülen* ou *ǖlen*) paraît peu vraisemblable, car à cette époque on peut encore compter avec les vestiges possibles de l'ancienne finale *-g* du chinois archaïque, supposée par Karlgren, *Grammata Serica*, n° 995. Même si l'on refuse d'admettre, avec M. Pulleyblank, cette finale sonore, elle n'en est pas moins appuyée, pour le vieux-mongol, par la phonétique historique mongole.

[67] Bazin, pp. 308—309 (**bodi b(a)šĭ* «chef militaire de province»).

[68] Boodberg, p. 177 («Northern surname later changed into Ch. *Yü* «cloud»; mong. *egülen* «cloud»); Bazin, p. 296 (**yəüläŋ* «nuage»; nom pré-mongol dialectal); Eberhard, p. 327.

L'étymologie mongole du nom de clan paraît impeccable. On a en effet: Ty *eülen* «nuage» (n° 9); Hs *e'ülen* «Wolke» (Haen. 47); Hy *e'ülen* «nuage». (Lew. 16); Tk *eüle*, id. (1a); Yi-yu (Yy) *eüle* (66a); Pei-lou yi-yu (Py) *eüle* (15a); Ls *e'ülen, eüle* (125b); Anonyme de Leyde (AL) *eülen* (Po. 1261); IM *ǖlet*, pl. (Po. 450); MA *ėǖlen, ǖlen* (Po. 168, 383); V I *ǖlen* (*AOH* XIV, 73); dah. H. *ęǜlĕn* (Po. 8), Ts *ęǜlĕ˜* (d'après l'auteur); mgr. *ulin* (SM 470), tong-sian *olien* (Todaeva 131); mong. lit. *egülen* «nuage» (Kow. I, 242); oïr. lit. *öülen* (Pozdn. 55), oïr. dial. *ǖlün, ǖlŋ* (Kara 168); kalm. *ǖlŋ* (Ramst. 461); üǰ. *ül* (Kara 40); ord. *ǖle, üi̯le* (Most. 755); ǰas. *ǖl* (Rudn. 135); khal. *üül(ên)* (Luv. 488); bour. *üülê(n)* (Čer. 520).

9° 叱如 *tch'e-nou*, ach. *t'ś'iĕt-nuo*, lire *činno, čino* «loup». (*Wei-chou* CXIII, 45b).[69] Nom de clan tabghatch, traduit plus tard en chinois par 狼 *lang* «loup».

L'identification proposée par Boodberg et adoptée par M. Bazin est concluante. Voici les recoupements mongols les plus importants: Hs *čino* «Wolf» (Haen. 18), employé aussi comme nom de tribu: *Činōs*, pl. (§§ 129, 207); Hy *činō* «loup» (Lew. 26), en écr. ouigouro-mongole *čin-a*,[70] E. Haenisch, *Sinomongolische Glossare* I, (Berlin 1957), p. 12, n° 139; Tk *činõ* (11b); Yy *činū* (72a); Ls *činõ* (136b); AL *čanā* (Po. 1273); MA *činā* (Po. 134); RD *čina* «loup» (Doerf., *TMEN*, I, p. 317, n° 191); Qaz. *čina* «loup» (Pelliot; *BSOS* VI, 1931, p. 565, n° 33); EČ *čina* (Pelliot: *Journ. As.* 1927 I, p. 286, n° 17); d'après RD, Ts'in-tcheng lou *čina* (Pelliot—Hambis,

[69] Boodberg, p. 177 (Northern surname, later changed into Ch. *lang* «wolf»; mong. *činoa* «wolf»): Bazin, p. 288 (**čĭnua* «loup», pré-mongol); Eberhard, p. 305.

[70] L'histoire du mot a été discutée à maintes reprises. Pour ma part, j'insisterai cette fois sur deux faits. D'abord, la voyelle finale est longue; la voyelle brève des dialectes actuels ne prouve rien, car ces dialectes (sauf le monguor, le moghol et, rarement, le dahour) n'ont pas maintenu les anciennes longues. C'est dire dans le ms Zirni, document contemporain des notes mogholes de Leech (à ce sujet voir mes remarques dans (*Asiatic Studies in Honour of Dr. Jitsuzô Tamura*, Kyôto 1968, p. 17), la forme *činā*, avec une finale longue, est authentique. Ensuite, la finale *ā* (> *a*) est caractéristique des dialectes occidentaux, en face de la voyelle *ō* (> *o*) des dialectes orientaux. La forme *čina* du Hy, en écriture ouigoure, fait toutefois exception. La restitution des mots mongols en écriture ouigoure a été exécutée d'après les transcriptions chinoises, avec beaucoup de fautes, au tournant des XV[e] et XVI[e] siècles. Dans le cas présent, pour le car. *no* on a choisi la prononciation «archaïsante» *na*, bien familière dans les termes *na-ko* «cela», *na-li* «là» (cf. P. Demiéville, *Archaïsmes de prononciation dans le chinois vulgaire*: *T'oung Pao* XL, p. 15. Le mog. *činō*, dans le système de notation de Ramstedt, vaut pour *činā̆*; cf. *AOH* IV, 149.

Histoire des campagnes, pp. 37, 131—135); mog. Leech *chîna* «wolf» (*AOH* IV, 131), mog. R *činō* (25), mog. Mr, M *činā* (d'après l'auteur), mog. Zirni *činā* (Iwam., p. 96); mong. précl. *čin-a* (*Srn.* 52c; *MNyt.* VI, p. 31); mong. lit. *činu-a* «loup» (Kow. III, 2135); oïr. lit. *činō* (Pozdn. 246); oïr. dial. *tšon, tšon*^{a} (Kara 166), kalm. *tšon*^{o} (Ramst. 444); üj. *tš*^{c}*on*(*o*) (Kara 38); ord. *tš*^{c}*ino, tšono* (Most. 706, 712); d. beise *šonŏ, sonŏ* «loup» (Rdn. 160); khal. *čono*(*n*) (Luv. 634); bour. *šono* (Čer. 699).

Emprunt au mongol: tchag. *čina* «loup ou louve» (PdC 289).[71]

Les gloses tabghatch qu'on vient d'examiner nous offrent quelques phénomènes phonétiques remarquables.

L'initiale *p-* est attestée dans *pürtükčin* «valet de service des relais postaux». Il est notoire que cette initiale est représentée par *h-* dans le moyen mongol, pas *χ-*, *f-* dans les dialectes archaïques d'aujourd'hui, et elle est amuie dans les dialectes mongols actuels.[72] L'initiale *p-* s'est maintenue dans un autre dialecte sien-pi, le khitan ainsi que dans le joutchen (et le mandchou), dans les emprunts faits au khitan ou à un autre dialecte sien-pi.[73] Pour être plus exact, le *p-* ne s'est maintenu que dans le joutchen des Kin (XII^{e} et XIII^{e} siècles), par contre il est passé à *f-* dans le joutchen des Ming (XV^{e} et XVI^{e} siècles) et dans le mandchou. Exemple: vieux-mong. *pon* «année; temps», khitan *po* «temps», joutchen *po-on* = *pon* (Kin), *fo-on* = *fon* «temps», moy. mong. *hon* «année», mong. lit. *on*.

[71] Dans ce qui précède je n'ai pas fait état des titres suivants: *k'o-han*: *qayan* «empereur» (Boodberg 171: 9; Bazin 310: 140); *k'o-souen*: **qasun* «impératrice» (Boodberg 169:1; Bazin 305: 135); *a-kan*: *aqan* «frère aîné» (Boodberg 171: 8; Bazin 311: 143); *tche-kin*: *tigin* «prince» (Boodberg 172: 10; Bazin 311: 141). A propos des trois premiers, communs avec le sien-pi proprement dits (et le t'ou-yu-houen), voir *supra*, note 20. Le quatrième est attesté dans le turc de l'Orkhon; là-même c'est un emprunt à une langue indéterminée. Il n'a pas été non plus question des restitutions de noms de personne proposées par Boodberg malgré les bonnes étymologies mongoles qu'elles offrent, puisque le côté sémantique des noms en question n'est pas assuré du tout par des gloses chinoises. Tels sont: *K'ou-jen-tchen*: *Qońinčin* «berger» (Boodberg 171: 7; Bazin 311: 142); *So-tou-tchen*: *Saqdaqčin* «porteur de carquois» (Boodberg 174: 16; Bazin 312: 146); etc. Pour la même raison je n'ai pas entrepris la discussion des interprétations des 109 noms de clans ou de tribus proposées par M. Bazin. Par contre, il faut signaler qu'il reste toujours un certain nombre de noms d'agent en *-čin*, suffisamment glosés, qui résistent encore à une restitution satisfaisante mais qui, espérons-le, livreront leur secret tôt ou tard.

[72] P. Pelliot, *Les mots à h initiale, aujourd'hui amuïe, dans le mongol des XIII^{e} et XIV^{e} siècles*: *Journ. As.* 1925 I, pp. 193—263. P. Poppe, *Introduction to Mongolian Comparative Studies*: MSFOu CX (Helsinki 1955), pp. 96—98.

[73] L. Ligeti, *Notes sur le Vocabulaire mongol d'Istanboul*: *AOH* XVI (1963), pp. 142—145; *Les anciens éléments mongols dans le mandchou*: *AOH* X (1960), pp. 237—239.

Syncope de la voyelle de la deuxième syllabe. M. Bazin, pp. 302, 324, a insisté sur ce phénomène de réduction phonétique qu'il croyait «normale en pré-turc et en turc». Or, en mongol il est de même très connu, aussi bien dans les dialectes actuels (khalkha, kalmouk, etc.) que dans le moyen mongol.[74] Il est intéressant de constater que la syncope de la voyelle de la deuxième syllabe est non moins caractéristique de la phonétique mandchoue. Il reste à voir s'il faut y chercher, du moins dans ses origines, l'influence du phonétisme sien-pi. Il n'en reste pas moins que la réduction vocalique est amplement attestée dans les emprunts faits au mongol: ma. *dabsun* «sel» ∼ mong. *dabusun*: ma *χôlχa* «voleur, brigand» ∼ mong. *qulayai*.

L'histoire des «dissyllabes» est loin d'être élucidée dans le sien-pi; cependant on peut constater que, dans certains dialectes le *-γ-*, *-g-*, en position intervocalique, reste inchangé (**tayušin*, **toγočin* «terre, poussière» ∼ mong. *toγosun*), dans d'autres, ainsi dans le khitan, il a donné des diphtongues (*ǰau* «cent» ∼ mong. *ǰayun*; *čaur* «combat, campagne» ∼ mong. *čayur* ∼ ma. *čooχa* < *čaur-χa*)[75] Dans les gloses tabghatch l'une des voyelles de la dissyllabe se trouve syncopée: soit la première (*qityaičin* «assassin» < **qiduyaičin*; ici en deuxième syllabe on trouve une diphtongue), soit la seconde (*pürtükčin* «valet des services postaux» < **pürtügečin*; *bitekčin* «secrétaire» < **bitegečin*; *qabayčin* «gardien de la porte» < **qabayačin*; *üglen* «nuage» < **ügülen*). On trouve le même traitement, sporadiquement, dans les dialectes occidentaux à partir du moyen mongol: en écr. arabe *niryun* «dos, reins», kalm. *nuryun*, Hs *niru'un*, mong. lit. *niruyun*. Indépendamment du témoignage des dialectes occidentaux, et sur une échelle bien plus large, on trouve le même phénomène dans les éléments mongols du mandchou (et du joutchen): *gurgu* «fauve, gibier» < *gürügü* ∼ mong. *göröge*, kalm. *görē*; ma. *aryan* «dent» < *arayan* ∼ mong. *araya* «dent molaire», kalm. *arān*.[76]

Le tabghatch *γi̯amčin* «gens des relais postaux» est un nom d'agent formé sur *γi̯am* «relais postal»; ce nom sien-pi a donné en mongol et en turc, tout à fait régulièrement, *yam*, et plus tard cette dernière forme a abouti, en mongol, à *ǰam*. Sur le témoignage du mandchou, le sien-pi *γi̯am* doit

[74] B. Ja. Vladimircov, *Sravniteljnaja grammatika mongoljskogo pismennogo jazyka i chalchasskogo narečija*, pp. 334—335; L. Ligeti, *Notes sur le Vocabulaire mongol d'Istanboul*: *AOH* XVIII, pp. 136—137.

[75] L. Ligeti, *Les voyelles longues en turc*: *Journ. As.* 1938 I, 198; *Les fragments du Subhāṣitaratnanidhi mongol en écriture 'phags-pa*: *AOH* XVII, pp. 287—288.

[76] Ligeti: *AOH* XVII, pp. 170—172 et *AOH* X, p. 240.

être ramené à un vieux-mong. **γām*. Le même traitement peut être observé encore dans d'autres éléments sien-pi du mandchou: vieux-mong. **pula-γān* «rouge» > joutchen des. Ming *fulagi̯an* et *fulgi̯an*, id., ma. *fulgiyan*, où la voyelle *a* de la seconde syllabe est syncopée et la longue *ā* a donné *i̯a* (*iya*) ∼ moy. mong. *hula'an*, *hulān* (Yi-yu *fulān*; mgr. *fulān*); vieux-mong. *ča-γān* «blanc» > joutchen des Ming *šangian* et *šangia*, id., ma. *šanggiyan* < *šan-gi̯an* < *ča-γān*.[77]

La finale *-n* dans *-čin* (suffixe de fonction) et *-γčin*, *-gčin*, *-γačin*, *-gečin* (suffixes de noms d'agent) pose un problème spécial. Dans le moyen mongol c'est un suffixe de pluralité qui, dans les textes chinois et tibétains parallèles, est traduit par le pluriel: *elčin* «messagers», *yabuqun* «ceux qui vont», *qulaγan* «voleurs», etc.[78] Dans les gloses tabghatch, son rôle semble quelque peu différent: il doit être, en quelque sorte, la marque du cas déterminé. Son emploi paraît assez général, tout comme dans le khitan (et dans le joutchen) où, le cas échéant, même les noms empruntés au chinois devaient être munis du signe déterminatif *-n*. A titre d'exemple rappelons le nom de Tangγut qui est, dans l'*Histoire secrète* (§§ 150, 177, 249, 250), *Qašin* répondant au chin. 河西 *Ho-si*; la forme *Qaši-n* < *Qasi* < *Xasi* remonte au XI[e] siècle au plus tard. Nous avons de même dans le mandchou (< joutchen < khitan): *fafun* «loi» < chin. *faw* (X[e] ou XI[e] siècle), *lam-un* «bleu indigo» < chin. *lam*.

Pour conclure, on constatera que les quelques gloses ici examinées nous permettent d'entrevoir que le tabghatch, dialecte sien-pi, représente un dialecte mongol, apparenté au khitan, autre dialecte sien-pi et que l'un et l'autre reflètent l'état du vieux-mongol.

Pour aboutir à cette conclusion nous nous sommes appuyé sur un argument de poids: le sien-pi dès le début présentait les caractéristiques d'une langue mongole, caractéristiques inconciliables avec le turc. Et la veille de la parution du turc t'ou-kiue, il serait absurde de supposer que le tabghatch était une langue mixte amalgamée d'éléments turco-mongols.

Il est évident que le tabghatch, aussi bien que les autres langues et dialectes sien-pi avaient beaucoup d'éléments non mongols. Ce qui plus est, l'empire tabghatch contenait outre le noyau sien-pi certains groupes ethniques, conquis ou alliés, de langues turques et paléo-asiatiques. Ces langues, elles aussi, ont laissé leurs traces dans l'onomastique de l'empire tabghatch tel qu'il se présente dans les textes chinois contemporains.

[77] Ligeti: *AOH* X, pp. 238—239.
[78] Poppe, *Introduction*, pp. 175—177, 185—187.

DIE MANGUS-SCHILDERUNG IN DER MONGOLISCHEN VOLKSLITERATUR

VON

L. LŐRINCZ (Budapest)

In einem großen Teil der mongolischen Volksdichtung, besonders in den Heldenmärchen und in den Heldenliedern spielen die Baataren die Hauptrolle, diese feudalen Recken, die sich auf Leben und Tod befehden um die Hand der Tochter des Khans und um den Schatz des Herrschers. Sie führen auch oft Feldzüge gegeneinander, um dem Anderen Frau und Habe zu entreißen. In der Reihe ihrer Gegner haben die Dämonen—mongolisch *mangγus* — eine große Bedeutung. Im Folgenden möchten wir uns mit einigen Eigenschaften dieser Dämonen und mit den Konsequenzen, die daraus zu ziehen sind, befassen.

Der Dämon

In den Schriftmongolischen Texten ist der Name des Dämons *mangγus*, in der khalkhassischen Folklore *mangas* im Burjatischen *mangadchaj*, im Kalmückischen und Ordossischen *mus*. Die früheste Erscheinung dieser Namen ist in der *Geheimen Geschichte der Mongolen* (im Weiteren: *GGM*). Im § 78 der *GGM*, als *Temüǰin* und *Qasar* ihren Bruder *Bekter* töten, überschüttet *Hö'elün* seine, zum Mörder gewordenen Söhne mit Beschimpfungen. Unter anderem sagt sie auch folgendes:[1]

Qada-tur dobtulqu qablan metü
a'ur-iyan darın yadaqu arslan metü
amidu ǰalgisu kēgü mangǧus metü . . .

(Wie ein Panther, der gegen die Felsen anschellt,
wie ein Löwe, der seinen Zorn nicht dämpfen kann,
wie ein Drache, der brüllt:
ich verschlinge das Lebewesen . . .)

[1] *A mongolok titkos története* [*Die Geheime Geschichte der Mongolen*] (*Mongol Nyelvemléktár* III), Budapest 1964. [Herausgegeben v. L. Ligeti], S. 36—37.

BIBLIOTHECA ORIENTALIS HUNGARICA
XIV

MONGOLIAN STUDIES

EDITED BY

LOUIS LIGETI

VERLAG B. R. GRÜNER AMSTERDAM
1970

東洋史
荻原
総合研究費
代表者荻原

MONGOLIAN STUDIES

EDITED BY

LOUIS LIGETI

VERLAG B. R. GRÜNER AMSTERDAM
1970

京都大学
2005205
図書